CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES
43e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS

39



LA VENDETTA

OU

LA FIANCÉE CORSE

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

VICTOR DUCANGE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 27 OCTOBRE 1831

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

Personnage	Acteur
Première famille.	
GREGORIO, montagnard, père d'Antonio et de Rosa, 55 à 60 ans (père noble).....	MM. MARTY.
ANTONIO, soldat, 26 à 28 ans (jeune prem.)	JOSEPH.
ROSA, fiancée à Géro, 16 ans (jeune prem.)	Mlle EUGÉNIE SAUVAGE.
ZEMPARDI, parent de Grégorio..........	MM. THÉODORE.
LEONARDO, idem........................	MONNET.
PADLO, idem...........................	LE ROI.
CARINA, ancienne servante (Second caract.)	Mme WEANDAS.
Seconde famille.	
SPAGAZI, montagnard, père de Géro (prononcez Spagadzi) 55 à 60 ans (tr. rôle).	M. FERDINAND.
YACINTHA, femme de Spagazi (mère nob.)	Mme BOURGEOIS.
DESPARDO, parent de Spagazi..........	M. SALLERIN.

Personnage	Acteur
TROBIANCHI, parent de Spagazi.........	MM. ÉTIENNE.
NOTINCO, idem.........................	DARCOURT.
Étrangers aux deux familles.	
ALBERT DE SENNEVILLE, agent supérieur de la République française en Corse, sous le Directoire (premier rôle)......	MM. SAINT-FIRMIN.
LE DOCTEUR, chirurgien français (2e père noble)........................	JULIEN.
MARITA, vieille paysanne, nourrice de Rosa (caractères)..................	Mme CREZA.
CRESPO, pêcheur (comique).............	MM. RAYMOND.
SPALATO, gardien de la Vendetta.......	DARCOURT jeune.
UN CAPITAINE, LES TROIS FRÈRES MARCO, SOLDATS, DOMESTIQUES, MONTAGNARDS....	FIGURANTS, COMPARSES.

La scène se passe en Corse.

ACTE PREMIER.

Chez Marita.

L'intérieur d'une chaumière de paysan, dans les montagnes de la Corse. Une porte et une fenêtre au fond. A droite, une autre porte donnant sur un autre chemin. A gauche, la chambre à coucher de Marita. Pour meubles, une petite table vermoulue, deux escabots, un rouet. — Cinq heures et demie du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, Marita est assise près de la table et file au rouet. Il est à peine jour. Sa lampe brûle encore.)

MARITA, cessant de filer pour écouter. N'ai-je pas entendu marcher dans la bruyère?... Santa Maria! si c'était lui!... Allons voir... (elle va ouvrir le volet et regarde.) Personne... personne... c'était le vent dans les arbres. (elle revient toute triste.) Allons, la pauvre enfant ne le trouvera pas encore aujourd'hui au rendez-vous... Quatre jours de retard, et pas un mot, une ligne d'écriture, un petit billet pour encourager sa malheureuse amie, et lui faire prendre patience, lui qui lui écrivait de si longues et si belles lettres, qu'elle me lisait!... Oh! ce retard est bien long et bien inquiétant!... Il est déjà cinq heures et demie au moins... Voilà le jour, je puis éteindre. (Elle souffle la lampe.) Hélas! mon Dieu! ma chère Rosa serait-elle donc trahie, abandonnée? Ce jeune Français ne serait-il qu'un lâche séducteur? Ne reviendrait-il pas accomplir sa promesse?... Ce serait un grand crime, car il connaît la position de Rosa vis-à-vis de sa famille et de celle de son fiancé... Des parents si fiers, si durs,

si près de redevenir ennemis!... Pauvre fille!... Pour se venger les uns des autres, ils la tueraient... l'enfant que j'ai nourrie!... Quel malheur! mon Dieu! quel malheur, que l'amour de ce Français!... (On frappe tout doucement à la porte.) Ah!... le voilà peut-être... (On frappe de nouveau. Se soulevant de son siége.) Entrez! (Nedzia paraît, apportant une petite cruche et un panier.)

SCÈNE II.

MARITA, NEDZIA.

MARITA, se rassurant. Ah! ce n'est que toi, Nedzia?

NEDZIA, posant son panier à terre. Tiens! n'êtes-vous pas bien aise de me voir?... Bonjour, madame Marita; voilà votre petite cruche de lait, tout chaud, comme à l'ordinaire...

MARITA, assise. Voyons... est-elle bien pleine?.. tu n'en bois quelquefois en chemin?

NEDZIA. Ah! par exemple! jamais... voyez plutôt, jusqu'au bord. Autrefois j' la mettais près d' la porte; mais, dame, depuis quelques temps vous vous levez avant le jour, voilà pourquoi j' frappe.

MARITA. Je me lève selon mon plaisir.

NEDZIA. C'est juste... Mais pourquoi donc, madame Marita, vous levez-vous à c't' heure, si matin?

MARITA. Pour filer.

NEDZIA, regardant le rouet. Pauvre bonne mère!.. En ce cas, j' viendrai tous les jours de bonne heure. Adieu, madame Marita.

MARITA, se levant. Un moment, petite... écoute... En venant du village ici, n'as tu aperçu ni rencontré personne?

NEDZIA. Non.. Des garçons?

MARITA. Un monsieur?

NEDZIA. Dans les champs?... Ah! bien oui! Qu'est-ce qu'il ferait par ici?... Ah! à propos d' monsieur, vous ne savez pas la grande nouvelle?

MARITA. La grande nouvelle? Non.

NEDZIA. On dit qu'il arrive des troupes, des Français; un regiment superbe qui doit cantonner dans l' village.

MARITA. Un regiment!

NEDZIA. Ça sera bien beau à voir! aussi, j' vais me dépêcher. Adieu, madame Marita.

MARITA, demeurant pensive. Adieu, petite, adieu...

NEDZIA, reprenant son panier. Portez-vous toujours bien... Vous entendrez l' tambour d'ici... Au revoir, madame Marita... (Elle sort.)

SCÈNE III.

MARITA. Un régiment... cela n'a point de rapport à lui; notre jeune homme est un agent supérieur du gouvernement de France... Attendons... (Elle reprend son rouet et se remet à filer.) Hélas! tout à l'heure, ma pauvre Rosa va venir, j'en suis sûre.. Pourvu qu'on ne la surprenne pas... Mère de Dieu! si l'on découvrait ce secret! (Elle quitte son fil, et joint les mains devant elle comme si elle priait. Dans ce moment, Rosa ouvre la porte et jette un regard dans la cabane.)

SCÈNE IV.

MARITA, ROSA.

ROSA, à part. Seule!

MARITA, continuant de prier. Ayez pitié de ma fille!...

ROSA, venant vite. Marita!... Marita!...

MARITA. C'est toi, mon enfant!

ROSA, lui prenant les mains. Oui, ma bonne mère.

MARITA. Attends, attends, que je me lève pour t'embrasser.

ROSA. Il n'est pas venu?

MARITA, l'embrassant en scène. Je m'attendais bien à te voir.

ROSA. Lui, lui, Marita? Il n'est donc pas arrivé?

MARITA. Je l'attends toujours.

ROSA. Pas encore!... Oh! ma bonne mère, je suis perdue!

MARITA. Pauvre fille!... Encore un peu de courage, ma Rosa, ne désespérons pas; quatre jours, c'est trop pour ton cœur qui souffre et qui craint; mais, dans un long voyage, c'est peu. Il a pu se tromper dans le calcul des jours, il revient de si loin! de France!

ROSA. Mais sa lettre, sa dernière lettre, Marita... (Elle la tire de son sein.) La voilà, je te l'ai lue... tiens, relisons-la encore... C'est de Bastia qu'il écrit, il était donc près de nous... (Elle lit.) *Ma Rosa, ma bien-aimée...* Il me dit cela!

MARITA. Pourquoi te tromperait-il?

ROSA. Je ne le sais pas... Écoute: *Partage la joie de mon cœur, je vais te revoir, j'accours vers toi. Nous venons de débarquer; je ne m'arrêterai point à Bastia. Douze heures seulement aux devoirs de ma mission, aux affaires du gouvernement. Je pars cette nuit. Deux jours encore d'attente; le troisième, avant l'aurore, je serai chez Marita...* Tu vois... Eh bien! il n'est pas venu: et tous les jours, tous les jours se passent, et il ne vient pas. Oh! c'est qu'il ne m'aime plus, c'est qu'il m'abandonne. Et, cependant, tu sais ce qu'il me disait! car c'est devant toi qu'il me parlait de son amour; c'est ici, sous tes yeux...

MARITA, l'interrompant. Pas toujours, ma fille... et c'est ce qui t'a perdue!

ROSA. Oh! mon Dieu! si vous devez me punir de ma faute, de ma honte, ah! que ce soit plutôt par la main de mon père, que par l'abandon de... mon époux.

MARITA. Ton époux... il n'est encore que ton amant.

ROSA. Oh! ma mère! le pourrait-il croire? Il m'a cent fois appelée son épouse; il m'a juré, oui, juré devant Dieu, que le mariage... tu le sais bien, et moi, je lui ai donné ma vie... Oh! dis-moi, ma bonne Marita, est-ce qu'il peut me trahir?

MARITA. Comment le penser, ma fille, lorsqu'il n'est parti, nous a-t-il assuré, que pour aller solliciter le consentement de son père; car il peut l'obtenir, lui; à moins aussi..

ROSA. Quoi donc?

MARITA. Il est noble.

ROSA. Non! il ne l'est plus; en France, depuis la république, il n'y a plus de noblesse; il me l'a dit.

MARITA. Je le sais, mais... il est riche et tu es pauvre; si sa famille refusait...

ROSA. Oh! Marita! ne me dis pas cela... que deviendrais-je?.. Tu sais ma faute!.. Il faut que je quitte la maison de mon père, toi, mon pays, tout ce que j'aime... Il faut qu'Albert m'emmène... bien loin! pour toujours! Car, jamais, jamais ils ne me pardonneront, n'est-ce pas?

MARITA. Jamais.. et je n'ose le dire... car ton père a engagé ta main; tu es la fiancée de Géro.

ROSA. Et moi, j'ai donné mon cœur à un autre, je suis l'épouse d'Albert... Oui, son épouse!. Si l'on savait!..

MARITA. Jésus! ma fille! je ne répondrais pas de ta vie. Et pour la famille de Géro, quel sujet de vendetta!

ROSA. Oh! ma mère, tu le vois bien, il faut que je meure, ou qu'Albert me sauve.

MARITA. Qu'il vienne donc, pour l'amour de Dieu!

ROSA. Et s'il ne vient pas?

MARITA. Alors, ma pauvre enfant, tu n'auras plus qu'à te recommander au ciel; et moi-même... Ah! ma fille! si ta faute était moins grande, si elle était réparable, je ne protégerais pas l'amour d'Albert à l'insu de tes parents... Mais il le faut maintenant; car lui seul peut te sauver... et je ne puis commander à mon cœur d'oublier que je t'ai nourrie.

ROSA. Je n'ai d'espoir et de secours qu'en toi seule... mon père est si terrible! il me fait peur. Je n'ose plus soutenir les regards de la mère de Géro; je crois qu'elle lit dans mon cœur, dans mon âme... Et son père!!!.. Marita! ne m'abandonne pas, soutiens mon courage, pardonne-moi... Crois-tu qu'Albert reviendra?

MARITA. Oui, ma fille; Albert est un bon jeune homme; il ne peut te laisser dans l'abîme où lui-même t'a jetée. Mais toi, prends garde de laisser soupçonner ta faute.

ROSA. Si je l'avouais.

MARITA. Tais-toi!!.. Spagazi te tuerait. (Rosa pleure; on entend sonner six heures fort loin.) Entends-tu?.. six heures.

ROSA. Déjà!

MARITA. Retourne vite; rentre avant que ton père ne s'éveille; il te demanderait d'où tu viens.

ROSA. Il ne sera pas encore levé.

MARITA. Essuie tes yeux, ne pleure devant personne... demain, sans doute, tu seras plus heureuse.

ROSA. Je reviendrai.

MARITA. Oui, va!

ROSA. Adieu, ma mère.

MARITA. Adieu.

ROSA, s'arrêtant. Ah!.. s'il arrivait... Tiens, garde cela. (Elle met son mouchoir sur la table.) Il verra que j'étais venue.

MARITA. S'il arrive, je courrai t'avertir.

ROSA. Oh, ma mère! j'en mourrais de joie!

MARITA. Va, mon enfant, va vite, et que l'on ne te voie pas... (La retenant, et lui ouvrant la porte de droite.) Attends... passe par le verger, et suis le bord de l'étang; tu pourrais déjà rencontrer du monde sur la route.

ROSA. Adieu. (Elle sort précipitamment.)

SCÈNE V.

MARITA. Elle court... la voilà loin... Pauvre fille! que Dieu la protége... Hélas! une si grande faute à son âge! et rien ne peut la réparer qu'une plus grande faute encore, celle de fuir son père... Puisse le ciel au moins permettre que ce soit avec un époux!.. mais pourquoi ce retard d'Albert?... je ne sais qu'en penser... Allons... ce ne sera pas pour aujourd'hui. Il faut que j'aille porter mon fil au marché... et mon déjeuner... je n'ai pas

faim... (Elle range son rouet derrière la table.) Pauvre Rosa!... Allons arranger mes paniers. . Pauvre Rosa! (Elle passe dans sa chambre à coucher. A peine a-t-elle disparu, qu'un soldat, avec armes et bagages, se montre à la porte du fond, que Rosa a laissée ouverte en entrant : c'est Antonio. Il entre comme un homme qui cherche à se reconnaître.

SCÈNE VI.

ANTONIO. C'est ici... oui... je reconnais bien la chaumière de Marita... sept années n'y ont rien changé... (Tirant un petit billet d'une de ses poches.) C'est aussi le jour et l'heure du rendez-vous qu'indique le billet du jeune Français... j'y suis. — J'ai surpris, j'ai violé un secret d'amour... C'est un tort; mais si c'est ma sœur... alors, plus de scrupules, le ciel m'aurait guidé... Mais où donc est Marita? Avant d'embrasser mon père, avant de revoir Rosa, notre demeure, mes amis, je veux éclaircir mes doutes; avant, je ne pourrais jouir d'aucun bonheur... Ce Français qui vient ici... les discours que, sans me connaître, il m'a tenus sur ma famille... et ce billet qu'un enfant devait apporter à Marita... quelle réunion d'indices! (Il ouvre le billet et lit.) « Un retard involontaire a dû vous alarmer. Je n'ai « pu quitter Bastia qu'hier; je serai ce soir à Montecoli, et de- « main, chez vous, de bonne heure, aux pieds de ma chère... » Il n'a tracé qu'un R... Ici, chez Marita... S'il était vrai... ma sœur! la fiancée de Géro! dans une intrigue infâme! (Il examine et fait jouer la batterie de son fusil.) Il est chargé .. je l'attends. . Le soldat français n'a pas oublié qu'il a du sang corse dans les veines... J'interrogerai Marita. (Il pose son fusil près de la table, et aperçoit le mouchoir que Rosa y a laissé.) Un mouchoir de femme... Il est bien fin .. ce ne peut être celui de Marita... (Il cherche la marque et lit.) Rosa!!... Elle est venue!!... j'avais peur de l'apprendre! (Pendant qu'il examine encore la marque, Marita rentre, portant deux paniers de fil gris.)

SCÈNE VII.

ANTONIO, MARITA.

MARITA, sortant de sa chambre. Allons, mon marché sera bon. Maintenant il faut me mettre en chemin .. (Elle ferme la porte. Antonio regardant encore le mouchoir, puis le mettant dans son sein.) Ceci pourrait bien être l'arrêt de mort de quelqu'un! Ah ça! mais, si je sors... (Elle aperçoit le soldat.) Eh!... qu'est-ce que je vois donc? Un soldat dans ma maison!

ANTONIO. Oui, Marita, un soldat; mais un enfant du pays... Regardez-moi bien : ne me reconnaissez-vous pas?

MARITA, posant par terre les paniers l'un après l'autre. A... A... attendez donc!.. Seigneur Dieu!... Mais c'est lui!

ANTONIO. Eh bien! vous ne retrouvez pas mon nom?

MARITA. Si fait, si fait... c'est que la joie, l'étonnement!... C'est monsieur Antonio! le frère de ma petite Rosa! Bonté divine! quel bonheur de vous revoir! Ce cher enfant!... Eh bien! eh bien! monsieur Antonio, est-ce que vous n'embrassez pas, comme autrefois, votre vieille bonne amie?

ANTONIO. Toujours!... bonne Marita! (Il la serre dans ses bras.) Quels doux souvenirs de mon enfance!

MARITA. Et pour moi donc!... Comme il est devenu beau garçon! dame, sept ans d'absence!... Ah! quelle joie vous allez causer à ma pauvre Rosa!

ANTONIO. Vous croyez, ma bonne mère?

MARITA. Si je le crois! cette chère enfant vous aime de toute son âme! Elle a tant regretté son frère! elle parle de vous tous les jours. Vous vous aimiez si tendrement!

ANTONIO, essuyant une larme. Oui... oui, bien tendrement.

MARITA. Ah çà, mais... depuis quand donc?.. Comment se fait-il?... Elle ne m'a pas dit... vous n'avez donc pas encore été chez votre père?

ANTONIO. Non, Marita.

MARITA. Est-il possible!

ANTONIO. J'arrive de France, avec mon régiment, qui vient cantonner à Montécoli.

MARITA. Nedzia m'en a parlé de ce beau régiment, mais je ne me doutais pas .. Votre père vous attend donc?

ANTONIO. Non, j'ai voulu le surprendre.

MARITA. Ce sera une grande fête! le fils de Grégorio!.. Cependant, mon cher enfant, vous auriez dû avertir quelqu'un pour qu'on assemblât toute la famille.

ANTONIO. Nous aurons le temps, Marita. J'aime mieux embrasser d'abord mon père et ma sœur... Pour me rendre chez nous, votre cabane était sur mon chemin ..

MARITA. Vous vous en êtes rappelé.

ANTONIO. Avant de revoir mon toit, ma famille, après une si longue absence, j'ai désiré savoir si rien n'est changé; si le temps a épargné ce qui m'est cher, si mes yeux reconnaîtront mon vieux père.

MARITA. Rassurez-vous; les années l'ont respecté : toujours le même, son fusil de chasse ne le quitte point; et malgré la loi française, il est demeuré Corse, toujours Corse,; car il n'est pas de ceux qui cachent leur poignard, et toute la famille lui ressemble de ce côté.

ANTONIO. Et Rosa?

MARITA, avec tristesse. Rosa... c'est différent... elle est bien changée.

ANTONIO. Changée?

MARITA, se reprenant. Elle avait neuf ans à votre départ... maintenant... elle est plus jolie... elle ne quitte point son père.

ANTONIO. Son fiancé Géro est-il revenu au pays pendant mon absence?

MARITA. Non.

ANTONIO. Songe-t-elle à lui, quelquefois?

MARITA. Elle est si jeune!

ANTONIO. Et les parents de Géro, Spagozzi, Yacintha, voient-ils souvent ma sœur? la nomment-ils leur fille?

MARITA. La mère de Géro paraît avoir de l'amitié pour Rosa; mais son père et le vôtre se rencontrent rarement. Malgré les fiançailles, ils se souviennent de leur ancienne inimitié.

ANTONIO. La paix a été signée, Marita; malheur à qui rallumerait la guerre!

MARITA. Si ma pauvre Rosa devait en être la victime... monsieur Antonio, vous la protégeriez, n'est-ce pas?

ANTONIO. Oui; mais pour l'honneur de la famille.

MARITA, à part et consternée. L'honneur!.. Dieu du ciel! (Il se fait un silence.)

ANTONIO, regardant fixement Marita. Marita, vous attendez quelqu'un aujourd'hui?

MARITA. Moi?.. quelqu'un?..

ANTONIO. Oui... un étranger, un jeune Français... répondez-moi; ne savez-vous pas de qui je parle?

MARITA. De qui?.. (A part.) Jésus mon Dieu!.. (Haut.) Moi?.. non, monsieur Antonio, je ne sais pas.

ANTONIO. Pardonnez-moi, vous le savez.

MARITA, à part. Que dois-je répondre?

ANTONIO, lui présentant le billet. Voyez vous-même.

MARITA. Une lettre?

ANTONIO. De lui, pour vous... je vous l'apporte.

MARITA. A moi!

ANTONIO. Ce billet vous expliquera le retard du rendez vous.

MARITA, à part. Il sait donc... (Antonio la regarde, elle se tait.)

ANTONIO, à part. Ne saurait-elle pas?..

MARITA, à part. Je suis morte de peur. (Pour éviter le regard d'Antonio, elle ramasse ses deux paniers et va les ranger.

ANTONIO, à part. Y aurait-il, dans le village, une autre Marita?.. mais le mouchoir de ma sœur... poursuivons. (Haut.) Tenez, Marita, voilà bien votre nom... lisez. (Il lui présente la lettre ouverte.)

MARITA, tremblante. Mon cher enfant, je ne sais pas lire.

ANTONIO. C'est vrai .. Cependant... Je vais vous dire ce qu'il contient. Le jeune comte Albert de Senneville...

MARITA, à part. C'est lui!

ANTONIO, la regardant. Connaissez-vous ce nom?

MARITA. C'est un Français?.. que dit-il?

ANTONIO. Il dit qu'il sera chez vous ce matin.

MARITA, à part, très-bas, avec un mouvement de joie. Ah!..

ANTONIO. Marita, sur le salut de votre âme, au nom de ma mère que vous avez remplacée auprès de ma sœur, dites-moi quelle est la jeune fille que ce Français doit trouver ici?

MARITA, joignant les mains et tremblant. Monsieur Antonio!.. je vous assure... Ah! sainte Vierge!..

ANTONIO, la soutenant amitiés. N'ayez pas peur, Marita; moi aussi, vous m'avez porté dans vos bras et bercé sur vos genoux; je respecterai votre vieillesse. Mais au nom de l'honneur, au nom du ciel, connaissez-vous Albert de Senneville?

MARITA. Albert?.. (A part.) Il ne sait donc pas lui-même... mon Dieu! pardonnez-moi de mentir.

ANTONIO, avec impatience. Enfin! le connaissez-vous, Marita?

MARITA. Non.

ANTONIO, retenant un mouvement de colère. Est-ce ma sœur qu'il doit rencontrer ici?

MARITA. Non. (A part.) Mentir à mon âge!

ANTONIO, certain qu'on le trompe. C'est ici pourtant qu'il fixe le rendez-vous.

MARITA. Je ne sais.

ANTONIO. Eh bien! Marita, nous l'apprendrons de lui-même. Il doit venir, je vais l'attendre.

MARITA. Vous!.. l'attendre!.. chez moi!

ANTONIO. Nous nous sommes déjà rencontrés ailleurs... nous nous reverrons ici .. (Il prend son fusil.) Il faut que je lui parle avant d'embrasser mon père et Rosa.

MARITA, à part. Que devenir!

ANTONIO, s'asseyant et amorçant son fusil. Je reste... Vous ne me chasserez pas de votre chaumière, Marita? c'est ma première halte dans les montagnes où je suis né.

MARITA, se laissant tomber sur un siége. Seigneur, Seigneur! ayez pitié de nous! (Dans ce moment un bruit rapide se fait entendre au dehors, et la voix de Nedzia s'écrie:) Marita! Marita! Marita!..

ANTONIO, se levant. Qu'est-ce donc?

MARITA, de même. Ah!.. (Nedzia accourt.)

SCÈNE VIII.

ANTONIO, NEDZIA, MARITA.

NEDZIA, accourant. Marita! ah! Marita! un grand malheur!..

ANTONIO. Un malheur?

MARITA. Quoi donc?..

NEDZIA. Oui, là, sur le chemin, devant la porte, un cavalier emporté par son cheval...

ANTONIO. Un cavalier! où allait-il?

MARITA. Est-il blessé?

NEDZIA, répondant à l'un et à l'autre. On ne sait pas... on ne sait pas... le cheval se précipite du côté de la Rocchia!

MARITA. Du torrent!

NEDZIA, ouvrant la porte. Voyez, voyez comme on court! (On voit, à travers la porte ouverte, des villageois courir en criant): Ah!.. ah!.. ah! (Antonio, le fusil à la main, demeure immobile. Marita court à la porte.)

MARITA ET NEDZIA, crient à ceux qui courent. Allez vite! allez vite à son secours! (Le rideau baisse. — Le décor change.)

Chez Gregorio.

Le théâtre représente le hangar servant de vestibule à la maison de Gregorio, selon les constructions usitées dans les montagnes de la Corse. Dans toute la largeur du fond, le toit incliné est soutenu par des piliers en bois. Le plan de gauche est à moitié coupé; celui de droite est plein. Il y a deux portes dans celui-ci et une seule dans le premier. Au delà des piliers du hangar, on voit l'enceinte en treillage du jardin de la maison, et en perspective un lac et des montagnes. — Meubles. — Sous le hangar, à gauche, une table, deux chaises en bois; à droite, la petite table à ouvrage de Rosa, avec son ouvrage dans une corbeille, et une troisième chaise. — Six heures du matin.

SCÈNE IX.

GREGORIO, CARINA.

(Au lever du rideau, Gregorio est assis; il visite et nettoie son fusil de chasse. Carina est au fond, tournée vers la cantonade.)

CARINA, appelant. Pietro!.. Pietro!..

GREGORIO, tournant la tête avec humeur, mais modérant sa voix. Encore!.. paix donc, morbleu! Carina! Carina!

CARINA, se retournant. Maître!

GREGORIO. Te tairas-tu?

CARINA, venant. Maître, c'est que j'appelais Pietro, qui est allé chercher son fusil pour vous accompagner.

GREGORIO. Je t'ai dit de te taire; je t'ai défendu de crier: il est inutile que tu éveilles ma fille, et tu sais bien qu'elle dort à cette heure-ci.

CARINA, rangeant. Oui, maître; et vous aussi, ordinairement; car depuis plus de six semaines vous n'êtes sorti d'aussi matin pour chasser.

GREGORIO. C'est vrai, depuis ma chute et ma blessure; le gibier s'en est aperçu... Mais j'ai besoin de respirer ce matin... nous approchons d'une époque...

CARINA, occupée du ménage. Ah! oui... une époque... qui ne sera pas une fête pour tout le monde.

GREGORIO. Et j'attends une visite...

CARINA. Une visite!.. aujourd'hui? (Elle se retourne et écoute.)

GREGORIO, à lui-même en regardant son arme. Autrefois, ce fusil aurait fait les honneurs d'une telle réception d'une autre manière.

CARINA, qui l'a écouté. Autrefois, maître... votre fusil n'a pas atteint tout ce qu'il avait promis d'ajuster.

GREGORIO, se levant brusquement. Femme!..

CARINA. Pardon, maître... ce n'est pas ma faute si j'ai de la mémoire.

GREGORIO. Je sais ce que tu veux dire... qu'il ne t'échappe jamais pareil mot devant ma fille... La paix a été signée... Le fils de Spagazi sera le gendre de Gregorio.

CARINA, à part, avec humeur. Et la fille de Gregorio se nommera Spagazi! (Gregorio fait semblant de ne pas entendre.)

GREGORIO. Je serai de retour avant que Rosa ne soit levée; je ne vais que jusqu'au bois de la Rocchia. Hier, en passant près de là, j'ai vu sauter sur les rochers une compagnie de chevreuils; je vais en tuer un .. Prépare la cuisine; j'ai du monde aujourd'hui... Cho-Spagazi vient dîner chez Cho-Gregorio.

CARINA, reculant deux pas. Spagazi!!! lui!!!

GREGORIO. Eh bien?

CARINA. Faire à dîner pour Spagazi qui a tué votre père!!!

GREGORIO. Tais-toi!.. j'ai tué le sien... Il faudra que tu fasses le repas de noces de ma fille.

CARINA. On le fera; on a déjà bien fait celui des fiançailles... En attendant, maître, tuez donc, pour aujourd'hui, quelque vieux daim bien coriace... (Gregorio sourit.) je l'accommoderais de bon cœur, si la première bouchée devait étrangler mon hôte..

GREGORIO. Va me chercher ma poudre et mon plomb... marche doucement en passant devant la chambre de Rosa... Tu diras à Pietro de rester; je veux sortir seul.

CARINA. Oui, maître. (Elle sort par la première porte du côté droit.)

SCÈNE X.

GREGORIO, seul. Cette vieille servante a le cœur plus Corse que son maître. (Il regarde un moment son fusil en silence.) Mon vieux fusil, noble héritage de mon père, tu l'as vengé; mais combien maintenant tu vas dégénérer? Mon fils ne te demandera point ce qu'attendaient de toi ses aïeux... Chacun d'eux a gravé sur ta crosse le nom d'un Spagazi que tu as couché par terre... J'ai fermé la liste, et désormais tu ne seras plus à craindre qu'aux chevreuils. (Carina revient apportant la poudre et le plomb.)

SCÈNE XI.

CARINA, GREGORIO.

CARINA. Maître, voilà.

GREGORIO. As-tu pris garde si Rosa est éveillée?

CARINA. En passant, j'ai écouté à sa porte; elle dort, car je n'ai rien entendu.

GREGORIO. C'est bien... Va-t'en; je vais charger mon fusil. (Il le charge tout en parlant.)

CARINA. Vous ne m'avez pas dit combien vous aurez de personnes à dîner; Cho-Spagazi viendra-t-il seul?

GREGORIO. Avec sa femme.

CARINA, avec ironie. Ah! c'est juste... les futurs parents... C'est un grand repas?

GREGORIO. De famille.

CARINA. Cela nous fera honneur. (Comptant sur ses doigts, tandis que Gregorio bourre son fusil.) Cho-Spagazi, Yacintha, Cho-Gregorio, mademoiselle Rosa...

GREGORIO. C'est tout.

CARINA. Quatre couverts.

GREGORIO. Et la place du fiancé.

CARINA. Aussi?.. à côté de Mademoiselle?

GREGORIO. Sans doute.

CARINA, riant pour cacher sa colère. Hem!... elle sera bien heureuse! (Gregorio la regarde.) Il suffit, on va commencer la cuisine... Maître, vous trinquerez sans répandre, vous avez la main si sûre!... ne manquez pas le chevreuil: celui-là, du moins, vous l'ajusterez peut-être. (Elle sort par la seconde porte de droite. Gregorio la regarde silencieusement s'éloigner.

SCÈNE XII.

GREGORIO, seul. Celui-là, vous l'ajusterez peut-être... hem!.. je lui pardonne... Allons, mon bon fusil. (Il le met sous son bras et va sortir.—Il s'arrête.) Le soleil va devenir chaud... prenons mon chapeau de chasse. (Il revient sur ses pas, et, sans quitter son fusil, il pousse la première porte de droite, et entre chez lui. Au même instant, la porte en face, à gauche, s'ouvre tout doucement, et Rosa, revenant de chez Marita, rentre avec précaution.)

SCÈNE XIII.

ROSA, seule, et peu après GREGORIO, revenant.

ROSA. Personne... on n'est pas levé .. c'est heureux! J'avais trop tardé. (Elle ferme la porte par laquelle elle est rentrée.) Je n'entends rien... Ah! je respire!... je suis encore sauvée... Rentrons vite dans ma chambre. (Elle se hâte; mais au moment où elle approche du seuil, Gregorio, qui revient, se trouve vis-à-vis d'elle. Reculant avec un cri de surprise et de peur.) Ah!..

GREGORIO, surpris de même. Qui donc?..

ROSA, se détournant. Mon père!

GREGORIO. Rosa!.. ma fille!.. déjà levée, si matin. D'où viens-tu?

ROSA. Mon père...

GREGORIO. D'où viens-tu?

ROSA. Pardon, mon père... j'étais sortie...

GREGORIO, fronçant le sourcil. D'où viens-tu? ne réponds qu'à cela.

ROSA. Du jardin... de notre voisine... il est si beau...

GREGORIO. Du jardin... qu'y allais-tu faire?

ROSA. Cueillir des fleurs.., pour vous, mon père.

GREGORIO. Où sont-elles?

ROSA. Où?.. je les ai laissées; je vais... (Elle veut s'échapper, il lui saisit la main.)

GREGORIO, la retenant. Tu es donc sortie de bien bonne heure?

ROSA. Oui... non .. tout à l'heure...

GREGORIO. Tu mens; il y a une heure que je suis là.

ROSA, à part. Dieu!

GREGORIO, dont la colère va éclater. Pour la dernière fois... prends-y garde; tu connais ton père... d'où viens-tu?

ROSA, tombant à deux genoux et les mains jointes. Mon père! mon père!.. je vais vous le dire, ne me frappez pas.

GREGORIO, la laissant à genoux. Tu vas le dire?.. tu mentais donc?

ROSA. Oui... oui... j'ai eu peur de votre regard, et je n'ai pas osé vous le dire... Mon père... j'étais allée... ce matin... prier... à la chapelle.

GREGORIO. Prier.. pourquoi? as-tu commis une faute?

ROSA. Pour ma mère... c'est là qu'elle repose.

GREGORIO. Pour ta mère... (Il la regarde un moment de l'œil du doute, et va poser son fusil, la laissant à genoux.)

ROSA, à part. Le croira-t-il? (Gregorio revient lentement, et fait relever sa fille.)

GREGORIO. Dis-tu la vérité?

ROSA, baissant la tête. Oui, mon père.

GREGORIO, lui prenant la main. N'aie plus peur... embrasse-moi. (Il lui donne un baiser.) Tu as commis une imprudence. . Allons, rassure-toi; tu vois bien que tu n'as plus rien à craindre. . Tu as été prier sur le tombeau de ta mère? tu peux me dire cela sans trembler. On ne va s'agenouiller sur la cendre de sa mère que lorsqu'on y porte un cœur sans reproche. Cela prouve que tu es une bonne et sage fille, et, grâce au ciel, je n'en ai pas encore douté. Jusqu'à ce jour le nom de Gregorio est demeuré sans tache; tu sais qu'on tient plus à cela qu'à la vie dans nos montagnes, et qu'un enfant indigne est aussitôt chassé... Ma Rosa perpétuera l'exemple de la vertu de sa mère, comme mon Antonio gardera l'honneur de ma race... N'est-ce pas, ma Rosa?

ROSA. Oui .. oui, mon père; Antonio mérite vos éloges

GREGORIO. Et toi aussi, ma fille; je suis fier de mon Antonio, sans doute, mais je ne t'aime pas moins que lui; mon cœur n'a point de préférence entre vous deux. Antonio est brave, il est Corse. Toi, tu es bonne, douce, sage... tu me rappelles ta mère; personne ne s'avisera de sourire quand ton fiancé posera sur ton front la couronne des vierges, ou malheur à lui!.. Mais, vois-tu, Rosa, la réputation d'une jeune fille est aussi facile à ternir que la pure neige du matin; et quant à toi, cette réputation si fragile n'est plus seulement le trésor de ta famille, elle est déjà l'honneur de ton époux; car, bien que ma fille, tu n'es plus à moi, tu appartiens à Gero, tu es mariée...

ROSA. Mon père!...

GREGORIO. Mariée, comme si le prêtre l'avait dit devant l'autel; et moi, ma fille, je suis le dépositaire de la femme et de l'honneur de Gero. Voilà pourquoi, selon l'usage et la loi de notre pays, il n'est plus permis à la jeune fiancée, engagée comme tu l'es, de s'éloigner des regards de sa famille, de sortir seule du logis de son père, ni de se trouver en présence d'un homme, hors de la vue de ses parents. Tu as enfreint aujourd'hui cette règle... mais pour ta mère seulement... je puis te le pardonner. Tu ne sortiras plus sans ton père, même pour aller à la chapelle... je te le défends : tu m'entends?

ROSA. Oui, mon père.

GREGORIO. Rentre; va aider Carina... Adieu. (Il lui donne un baiser, va reprendre son fusil et sort.)

SCÈNE XIV.

ROSA, seule. Il m'embrasse!... un poignard ferait moins de mal à mon cœur... Il me croit sage... moi!... sage!... Et quand j'aurais le courage et la force d'obéir à mon père! fût-ce au prix de ma vie, je ne le pourrais pas sans déshonorer Gero... Je suis mariée... Oh, non!!... mais, mon Dieu! que ferai-je donc si Albert m'abandonne?... il le sait, et ne vient pas!... (Elle tombe, assise, dans un sombre découragement.) C'est un crime, un crime affreux de se donner soi-même la mort! Dieu ne le pardonne jamais! Et cependant il le faudra! bientôt je n'aurai plus d'autre ressource, ou mon père me tuera... Ah! je suis bien coupable, mais je suis encore plus malheureuse!... Albert! Albert! ne reviendras-tu donc pas!... Je suis pourtant à toi aussi!... et pas seule! (Elle pleure. Une femme entre précipitamment par le jardin, et s'arrête au fond, regardant avec inquiétude .. C'est Yacintha.)

SCÈNE XV.

YACINTHA. ROSA.

YACINTHA, au fond. J'ai vu sortir son père... le hasard me favorise. (Elle avance un peu.)

ROSA, se levant. Si je fuyais... bien loin. . hors du pays .. mais où irais-je?

YACINTHA, voyant Rosa. La voilà! je pourrai lui parler sans témoins.

ROSA. Qu'importe!... je demanderai l'aumône; je travaillerai dans les fermes... je suis si jeune, on aura bien pitié de moi. (Elle avance sa chaise pour s'asseoir et travailler, mais Yacintha s'approche.)

YACINTHA. Rosa!

ROSA, surprise. Dieu!... la mère de Gero! (Elle demeure interdite.)

YACINTHA. Oui, c'est moi, ma chère enfant... Mais... je ne me trompe pas, vous pleurez?

ROSA. Non, Madame.

YACINTHA. Non... et toujours : Madame... Rosa, je comprends ce mot-là; si vous aimiez mon fils, vous diriez : ma mère... N'importe, je suis venue seule, à l'insu de mon mari, de votre père, de toute la famille, pour vous parler sans témoins.

ROSA. Mon Dieu!

YACINTHA. Ne vous effrayez pas... Vous a-t-on dit qu'aujourd'hui... c'est la première fois... mon mari et moi, nous venons dîner chez votre père?

ROSA. Non.

YACINTHA. Vous ignorez alors également le motif qui doit nous réunir?

ROSA. Oui.

YACINTHA. Je l'ai craint; moi, mon enfant, je ne veux pas qu'on vous cause de surprise.

ROSA. Comment!

YACINTHA. Gero...

ROSA, avec effroi. Il est venu!

YACINTHA. Quel effroi!... pas encore; mais dans trois jours.

ROSA, respirant. Ah!... j'ai donc encore trois jours!

YACINTHA, très-surprise. Rosa!

ROSA. Pardon, Madame! oh, pardon! je ne sais ce que j'ai dit.

YACINTHA. Vous redoutez donc bien le retour de Gero?... Avant de le connaître, vous ne pouvez aimer mon fils, mais le haïr...

ROSA. Le haïr! oh! non, Madame! Et pourquoi donc? On a disposé de lui comme de moi... j'ai peur, et je suis malheureuse, voilà tout

YACINTHA. Peur... et malheureuse... grand Dieu!... ma fille, Rosa, en aimeriez-vous donc un autre?

ROSA, passant subitement de l'abandon, de la confiance, à la présence d'esprit, et revenant d'un grand trouble. Oui!.. non!... que vous ai-je dit? non, non, Madame... ne m'interrogez pas.

YACINTHA, avec une peine profonde. Mon pauvre fils!

ROSA, à part. Me suis-je trahie?

YACINTHA, après un silence, à part. Allons, je n'ai plus de doute... Mais qui donc? N'importe, sauvons-la... (Haut.) Rosa... ne vous détournez pas ainsi; ne me cachez point votre visage; il est trop tard, j'ai lu dans votre cœur.

ROSA, voulant fuir. Oh!...

YACINTHA, la retenant par la main. Ce n'est pas l'instant de me fuir, au contraire; malheureuse enfant! où iriez-vous? il ne vous reste de refuge que dans les bras d'une mère; et ne suis-je pas la vôtre autant que celle de Gero? Ah! mon enfant, vous êtes perdue si vous ne vous confiez à moi tout entière. Je ne veux pas abuser du secret de votre cœur; loin de là : c'est pour recevoir vos larmes dans mon sein, pour les y cacher à tout le monde, à mon fils surtout!... pour soutenir votre courage... car chez nous, ma fille, les hommes commandent et nous obéissons.

ROSA. Je tremble en vous écoutant; je n'ose vous comprendre. Mon Dieu! que voulez-vous de moi? que pouvez-vous pour moi?

YACINTHA. Rosa, si mon fils était encore libre, s'il pouvait le redevenir, après ce que je viens de voir, il ne serait jamais votre époux. Mais son sort, ainsi que le vôtre, est fixé; vos pères vous ont engagés par serment, le prêtre a dit sur vous : Soyez unis; et votre dot a été reçue : maintenant, si votre cœur ressentait un autre amour...

ROSA. Serait-il criminel?

YACINTHA. Oui, Rosa; comme l'amour d'une femme pour un autre que son mari. Et moi, ma fille, moi, la mère de vous et de lui, que dois-je faire? vous trahir? ce serait détruire tout le bonheur de mon fils. Non, Rosa, je dois arracher ce secret de votre sein pour l'enfermer dans le mien, et l'y cacher plus sûrement que dans le vôtre, car, mon enfant, à votre âge, un tel amour, s'il existe, n'est encore qu'une imprudence du cœur; et pour que jamais il ne devienne un crime, l'unique ressource d'une jeune épouse est d'en confier le secret à sa mère; elle seule au monde sait essuyer des larmes coupables... et s'il le faut y mêler les siennes, jusqu'à ce que sa tendresse, ses conseils, le devoir et le temps, parviennent à les tarir et à les effacer.

ROSA, *se jetant sur son sein.* Ma mère!

YACINTHA. Allons, ma fille! allons! cède à l'élan de ton cœur; n'y garde pas toute seule un fardeau que tu n'aurais pas la force de porter; donne-m'en la moitié; pour l'amour de mon fils, crois que je te serai fidèle... Va, ce qu'il faudra que nous lui cachions ne peut encore être un crime .. Eh bien! je te pardonnerai pour lui, moi... ouvre-moi ton cœur.

ROSA, *dans la plus cruelle anxiété.* Ma mère!.. non, je ne dois pas dire ce nom... si vous saviez!. .

YACINTHA. Du courage.

ROSA. C'est impossible!... Ah! que ne puis-je mourir à vos pieds, dans vos bras, en vous demandant pardon!

YACINTHA. Vous m'effrayez, Rosa... Allons, tu t'abuses toi-même.

ROSA. Non! oh! non!.., un seul mot, Madame... Oui, je peux me confier à vous... Oh! c'est que vous ne savez pas combien j'ai peur de mon père!

YACINTHA. Ciel!

ROSA. Vous ne lui direz pas ce que je vais vous demander; il vaudrait mieux me tuer à l'instant.

YACINTHA. Je ne dirai rien... mais vous me faites trembler.

ROSA. Est-il donc .. impossible... absolument impossible... grâce!..

YACINTHA. Oui, oui; mais parlez donc!

ROSA, *avec vivacité.* De rompre ce mariage? Il n'est pas fait, Madame!

YACINTHA. Que dites-vous, Rosa!

ROSA, *résolûment.* Devant la loi française, je ne suis pas mariée.

YACINTHA, *l'arrêtant du geste.* Votre père et mon mari ne connaissent point de loi française; ils sont Corses. Sur votre vie ne dites pas cela devant eux... Rosa, des vœux de mariage, comme les vôtres, entre jeunes enfants, ne sont pas rares parmi nous; et il est sans exemple qu'on en ait jamais rompu. D'ailleurs, quand cela se pourrait, ignorez-vous donc quel motif a décidé l'alliance de nos familles?

ROSA. J'étais une enfant, Madame; et mon père daigne-t-il m'expliquer ses ordres?

YACINTHA. Gero le sait; je vais vous le dire : Vous connaissez, comme tout le monde, le caractère vindicatif des Corses; leur opiniâtreté dans la haine, et ces longues vengeances, léguées de père en fils, que le temps n'use jamais et qui ne s'arrêtent que sur la dernière tombe d'une famille. Ils appellent cela une vendetta.

ROSA. On m'en a parlé, c'est affreux!

YACINTHA. Il y a cent ans, ma fille, cent ans! un champ disputé dans un héritage excita une querelle terrible, et l'une de ces haines mortelles, entre le bisaïeul de votre père et celui de mon époux. Ils se jurèrent haine à mort jusque dans leurs successeurs. Les deux familles s'assemblèrent, la vendetta fut solennellement tenue, et l'on y jura que de père en fils, de génération en génération, les chefs des deux familles se battraient, se tueraient jusqu'au dernier, avec lequel s'éteindrait la race d'un des deux ennemis.

ROSA. Oh! mon Dieu! jusqu'à mon père?

YACINTHA. Oui, Rosa. Le serment fut tenu. Tour à tour nos aïeux s'égorgèrent, et leurs fils prenaient leur place. On lit sur la crosse du fusil de votre père, les noms de treize Spagazi tués par les Gregorio; et sur le poignard dont hérita mon mari, douze des vôtres sont inscrits. Votre père ou mon mari devaient périr à leur tour, et il ne leur restait qu'un fils à chacun.

ROSA. Mon frère?

YACINTHA. Et Géro.

ROSA. Eux aussi!

YACINTHA. Aussi, oui, Rosa..., et c'était leur dernier sang! Enfin, la nature leur parla... Quelle joie ce fut pour mon cœur! Par une grâce du ciel, Gregorio avait une fille... vous devîntes l'ange de paix. Pour qu'il cessât d'être un prétexte de haine, le champ fatal vous fut donné sous la condition qu'à l'instant même vous l'apporteriez en dot à Géro. Le traité fut signé, et pour garantie on prononça votre vœu de mariage... Vous aviez huit ans alors. . Ah! mon enfant! je pouvais perdre Géro; jugez si vous m'êtes devenue chère!

ROSA. Ainsi, Madame, si ce mariage... maintenant... ne s'achevait pas?...

YACINTHA. Ah!... mon époux a gardé toute sa haine; il n'a cédé qu'à regret, et un outrage de plus!... il faudrait encore du sang, et il ne reste plus que mon fils et votre frère... (*Prenant la main de Rosa.*) Comprends-tu, Rosa?...

ROSA, *retirant sa main, s'éloignant, et tombant assise.* Alors .. oh! mon Dieu! alors... plus de grâce, plus de pardon, plus de secours!

YACINTHA. Que dites-vous?... encore ces larmes... (*Bruit extérieur.*) Ah!... (*Elle court regarder.*) Quelqu'un... Son père!... (*Elle revient vite.*) Rosa! Rosa! c'est votre père.

ROSA, *se levant dans le plus grand trouble.* Mon père!... je suis perdue si vous lui dites...

YACINTHA. Non, non! mon enfant, je vous ai promis le secret; mais vous, essuyez vos larmes, cachez-les... une autre fois, ce soir, demain, Rosa, je reviendrai... je ne veux pas même que votre père me trouve ici... (*Avec plus de tendresse.*) Du courage... au revoir, ma fille... (*Elle l'embrasse.*) Par où?

ROSA, *courant ouvrir la porte à gauche.* Cette porte.

YACINTHA. Adieu! (*Elle sort.*)

ROSA, *essuyant ses yeux.* Cachons mes pleurs... Si Albert ne revient pas, maintenant c'est du courage qu'il me faudra, pour mourir. (*On voit arriver par la colline Gregorio, suivi de deux montagnards portant un chevreuil. — En même temps, Carina, Pietro et les autres domestiques accourent de différents côtés.*)

SCÈNE XVI.

CARINA, GREGORIO, PIETRO, DOMESTIQUES, *au fond du hangar. Derrière eux, les deux montagnards portant le chevreuil.* ROSA, *seule à l'avant-scène, près de la table.*

GREGORIO, *à Carina.* Approche... regarde.

CARINA. Santo-Dio! la belle pièce!

GREGORIO. Sais-je encore viser juste? Il n'est sorti qu'une balle de mon fusil; va voir si elle s'est trompée de route.

CARINA. Pardon, maître; c'est que vous n'avez pas toujours aussi bien ajusté.

GREGORIO. C'est que je ne l'ai pas voulu! Est-il venu quelqu'un?

CARINA. Des convives? non.

GREGORIO. Fais porter cela à ta cuisine. (*A Pietro.*) Remets mon fusil dans ma chambre. (*Descendant un peu, et d'un air sombre.*) Je n'en aurai plus besoin aujourd'hui. (*Carina et les domestiques conduisent les montagnards à la cuisine. Pietro emporte le fusil.*)

SCÈNE XVII.

GREGORIO, ROSA.

(*Rosa est demeurée pensive, étrangère à ce qui s'est passé. — Après la sortie des valets, son père, qui l'a déjà aperçue, s'approche d'elle. — Rosa tressaille au premier mot que son père lui adresse.*)

GREGORIO. Que fais-tu donc là, Rosa?... ne songes-tu point à préparer la salle du repas? c'était l'usage de ta mère. Suis l'exemple qu'elle t'a donné. Il nous faut chez nous de bonnes ménagères... Va donner tes soins au ménage.

ROSA. J'y vais, mon père.

GREGORIO. Ah! écoute. Le grand air m'a donné de l'appétit, sers-moi à déjeuner.

ROSA. A l'instant, mon père. (*Elle sort par la seconde porte à droite.*)

GREGORIO, *demeuré seul, et réfléchissant.* Bonne fille... soumise, obéissante... sur ce point, c'est l'image de sa mère... Mais d'où peut venir le changement que, depuis quelque temps, je remarque sur son visage comme dans son caractère?... Elle était vive, joyeuse, folâtre comme un enfant... et maintenant, je la vois pensive, rêveuse... souvent même... (*Rosa revient, suivie d'une jeune fille. Celle-ci apporte un couvert complet sur une assiette, une bouteille et du pain. Rosa tient une serviette ployée.*)

ROSA, *montrant la table qui est à gauche.* Est-ce là que vous désirez être servi, mon père?

GREGORIO. Oui. (*Elle prépare le couvert. La fille qui la suivait sort. Gregorio, qui se trouve vers la droite, continue d'observer Rosa.*) Ce n'est plus la même enfant... ses vives couleurs ont disparu... ses yeux sont toujours baissés... on dirait qu'elle a peur de rencontrer mes regards... C'est peut-être qu'elle songe au retour de Géro... Serait-ce une autre pensée?... Elle ne connaît personne... Sa mise est bien recherchée!...

ROSA, *approchant un peu, mais sans lever les yeux.* Mon père désire-t-il autre chose?

GREGORIO, *après l'avoir examiné un moment en silence.* Pourquoi, lorsque tu me parles, tiens-tu les yeux baissés? tu me regardais autrefois... ne peux-tu me répondre?... tu t'es parée de bien bonne heure, ce me semble?

ROSA, *tremblante.* Aujourd'hui... c'est que... j'ai été à la chapelle... vous le savez déjà.

GREGORIO. Rosa, je veux le croire, et aussi que tu n'as vu personne à la chapelle; mais écoute : si tu crains Dieu et ton père, n'oublie jamais que tu dois être la plus sage des jeunes filles... Va ôter ces rubans; Géro n'arrive pas aujourd'hui.

ROSA. Je vais les ôter, mon père. (*Elle sort par la première porte à droite.*)

SCÈNE XVIII.

GREGORIO, seul; puis après, CARINA, PIETRO; TOUS LES GARÇONS ET FILLES DE LA MAISON; ensuite, ANTONIO, suivi d'un pâtre qui porte son sac et ses armes; et enfin, ROSA.

GREGORIO, *demeuré immobile et comme frappé.* Je crois qu'elle a pâli... Non, non... le cœur de ma fille est pur... elle n'oserait me déshonorer... *(Fortement préoccupé, il va s'asseoir à table, et se verse un verre de vin, comme sans savoir ce qu'il fait.)* J'observerai, cependant. *(Un bruit soudain de voix et de cris retentit.)*

PLUSIEURS VOIX, *au dehors.* Cho-Gregorio! Cho-Gregorio!...

GREGORIO, *écoutant sans se lever.* Qu'est-ce donc?

CARINA, PIETRO, ET TOUS LES GARÇONS ET FILLES, *accourant.* Maître! maître! maître!...

GREGORIO. Eh bien?

CARINA. C'est lui! quel bonheur! vous ne savez pas!... il est arrivé, je l'ai vu!...

GREGORIO. Qui, Géro?

CARINA. Eh non! Géro!... Verriez-vous dans mes yeux des larmes de joie?... Non! notre cher enfant, Monsieur! Cho-Antonio!

GREGORIO, *se levant alors avec transport.* Mon fils?!!

CARINA, PIETRO, ET TOUS LES GARÇONS ET FILLES. Oui! le voilà! le voilà! *(Antonio, sans armes et sans bagage, accourt et se précipite dans les bras de Gregorio.)*

GREGORIO. Mon fils!...

ANTONIO. Mon père!

GREGORIO. C'est toi!... mon Antonio!... Ah! que je te regarde donc!... Rosa! Rosa!...

CARINA, *se précipitant vers la porte et l'ouvrant.* Mademoiselle! Mademoiselle!

ANTONIO, *serrant les mains de tout le monde.* Mes bons amis! Et toi!... toi, notre bonne et fidèle Carina!

CARINA. Ce cher Antonio!...

GREGORIO. Appelez donc ma fille!

ROSA, *avant de paraître.* Mon frère! mon frère!...

CARINA. Oui, c'est lui!

ROSA, *paraissant.* Mon frère!... Ah!!! C'est Antonio!!! *(Elle se jette au cou de son frère.)*

ANTONIO, *la tenant embrassée.* Ma sœur!

GREGORIO, *les contemplant.* Mes deux enfants!

ANTONIO. Chère Rosa!... tu ne m'as donc point oublié! tu m'aimes donc toujours?

ROSA. Ah! je t'aurai revu, du moins!

ANTONIO, *la regardant.* Il est temps encore, je l'espère... *(Se tournant vers Gregorio.)* Mon père, quels changements!... sept années loin de vous!

GREGORIO. Oui, sept années, mon fils!... les as-tu bien employées? Tu es parti simple soldat, au dernier rang.

ANTONIO. Je reviens sergent.

CARINA. Il est sergent!

GREGORIO. Tu seras un jour capitaine.

ANTONIO. Je vous l'ai promis, mon père... *(Souriant.)* Et vous me pardonnerez alors de porter l'habit français.

GREGORIO. Si, dessous, tu demeures Corse.

ANTONIO. Toujours.

CARINA. Plus que vous.

GREGORIO, *lui serrant la main.* J'y compte; tu es mon fils... Tu as donc fait la guerre, Antonio?

ANTONIO. Et le tour du monde. J'arrive des Indes.

GREGORIO. Ce n'est pas, je l'espère, pour nous quitter tout de suite?

ANTONIO. Non, mon père.

GREGORIO. En ce cas, mon fils, heure soit donc ta bienvenue, car tu assisteras au mariage de ta sœur.

CARINA. Si c'est pour cela...

ANTONIO, *regardant Rosa.* Je n'en avais pas oublié l'époque.

CARINA. Maître! j'espère bien que nous n'attendrons pas ce jour-là pour fêter le retour du fils de feu ma chère maîtresse?

GREGORIO. Non, certes! non, mes enfants. Allez, Carina; vous aussi, courez annoncer à nos parents, à nos amis, le retour de mon Antonio; qu'ils viennent tous s'asseoir aujourd'hui à la table de Gregorio. Le chevreuil est déjà tué, et le vin d'honneur ne manquera pas à la fête.

CARINA. A la bonne heure, maître! Oh! pour cet hôte-là, fiez-vous à Carina; rien ne manquera non plus au dîner, et personne aux invitations. Je me charge de tout. Venez, mes amis, venez avec moi.

GREGORIO. Allez, suivez Carina. Moi, je garde mon fils... Demeure aussi avec ton frère, Rosa.

ROSA. Je vous remercie.

CARINA. Allons! *(Tous les gens de la maison sortent avec Carina. Antonio observe sa sœur, qui descend doucement la scène, et tout à coup est redevenue rêveuse.)*

SCÈNE XIX.

ROSA, ANTONIO, GREGORIO.

ANTONIO, *observant sa sœur, à part.* Elle est charmante!... Je la sauverai.

GREGORIO, *venant entre Rosa et Antonio.* Nous voilà donc réunis! que de choses tu dois avoir à me dire! tes voyages, tes batailles... et d'abord, par quel bonheur nous te revoyons aujourd'hui. Assieds-toi là, mon fils... *(Il le fait asseoir près de la table, et il reprend lui-même la place qu'il occupait.)* Bois un verre de vin avec moi! Rosa, viens nous le verser... Allons, aujourd'hui, souris du moins à ton frère; qu'il retrouve la gaieté sur ton front. J'espère que ton cœur est content? *(Rosa s'est empressée d'obéir.)*

ANTONIO, *à qui sa sœur verse à boire.* Est-ce vrai, ma sœur?

ROSA. De te revoir? Peux-tu le demander?... Ah! mon frère! pourquoi nous as-tu quittés si longtemps?

GREGORIO. Pourquoi? parbleu! pour aller gagner en France une épaulette comme notre Bonaparte.

ANTONIO. Oh! celui-là, mon père!.. il en aura de reste!

GREGORIO, *trinquant avec Antonio.* A ta gloire, mon fils! Rosa, écoute ton frère. *(Rosa va s'asseoir de l'autre côté d'Antonio, prend un ouvrage à l'aiguille et travaille. Gregorio déjeune.)*

ANTONIO. Puisque vous le souhaitez, mon père, je vous parlerai d'abord de mon retour; c'était aussi par là que je désirais commencer. Il y a vingt jours seulement que nous revîmes les côtes de France, les forts de Marseille, et que nous saluâmes de nos cris de joie et du feu de nos canons le pavillon tricolore de la grande république.

GREGORIO. Tu débarquas?

ANTONIO. Quelques heures, et j'allais sur-le-champ vous écrire, lorsque j'appris, je ne puis vous dire avec quelle joie, que mon régiment, commandé pour passer en Corse, allait se rendre à sa destination. Je ne songeais plus qu'au bonheur de vous embrasser. La pensée de revoir mon pays, ce toit, mes montagnes et mes amis d'enfance, oppressait ma poitrine, faisait bondir mon cœur, et noyait mes yeux de larmes. Ah! je ne vivais plus, mon père... ma sœur... *(Elle se lève et lui donne la main.)* Ou plutôt... oui, tout mon être volait vers une vie nouvelle... Ah! que l'air de la patrie est doux à respirer! *(Il embrasse sa sœur, son père, serre une de ses mains. Rosa, en essuyant ses larmes, se dégage de son bras.)*

ROSA, *retournant s'asseoir. A part.* Et moi, je la quitterai!

GREGORIO. Mon fils! mon Antonio! avec mon sang, je t'ai transmis mon cœur... poursuis. *(Rosa travaille.)*

ANTONIO. Dès la nuit nous devions mettre à la voile, mais de nouveaux ordres de Paris nous retinrent trois jours encore... trois siècles, mon père! *(Il jette un coup d'œil sur Rosa, et commence à l'observer en parlant.)* Dans cet intervalle, un jeune Français fit retenir son passage sur notre frégate. Il était chargé de mission et se rendait à Bastia, pour affaires du gouvernement... *(Rosa commence à prêter attention, ses mains s'arrêtent, elle écoute sans tourner la tête.)* Pendant la traversée, que les vents contrarièrent, le hasard nous fit rencontrer sur le pont du bâtiment : nos montagnes, notre ciel devinrent le sujet de nos entretiens... qui ne se bornèrent point là...

ROSA, *toujours immobile.* Dieu!..

ANTONIO. Ce n'est pas sans motif que je vous parle de ce jeune homme. *(Rosa tressaille, mais se contient.)*

GREGORIO. Que veux-tu dire?

ANTONIO. Vous devez le connaître?

GREGORIO. Moi?.. un Français?.. non.

ANTONIO. Cependant, il est venu dans ce pays, il connaît nos montagnes, il sait même votre nom, et m'a parlé de notre famille.

ROSA, *toujours de même.* Est-ce lui!

GREGORIO. C'est fort étrange! un jeune Français, dis-tu?

ANTONIO. D'un extérieur aimable... peu discret, très-confiant, comme ceux de son pays... Vous ne vous rappelez pas?

GREGORIO. Du tout... comment se nomme-t-il? *(L'ouvrage que Rosa tenait encore sur ses genoux tombe à terre, sans qu'elle s'en aperçoive; elle semble ne plus respirer.)*

ANTONIO. C'est un noble... il se nomme... Albert de Senneville.

ROSA, *dont la figure est devenue rayonnante de joie, sans avoir bougé.* C'est lui! il est venu!

GREGORIO. Je ne l'ai jamais vu... As-tu entendu prononcer ce nom, Rosa?

ROSA, *tressaillant.* Moi?.. non... non, jamais, mon père. *(Elle ramasse vite son ouvrage et travaille précipitamment, la tête baissée sur ses mains.)*

ANTONIO, *regardant Rosa. A part.* C'est bien cela.

GREGORIO. Mais, que t'importe ce jeune Français? as-tu envie de me l'amener?

ANTONIO, se levant avec agitation. Non, certes! mon père... mais je le reverrai peut-être... il a continué de suivre mon régiment qui se rend à Montécoli, et qui passera tout à l'heure près de ce hameau.

ROSA. Tout à l'heure!

GREGORIO, se levant. Parbleu! de cette colline nous le verrons défiler dans le chemin d'en bas. On le dit superbe, ton régiment?

ANTONIO, préoccupé. Oui, mon père... il était à Fleurus.

GREGORIO. Avec Jourdan. Rosa, tu verras le drapeau de ton frère. (Il gagne vers le fond en regardant la colline. Antonio, profitant de son mouvement, s'approche de Rosa, qui est toujours assise.)

ANTONIO, tirant de son sein le mouchoir qu'il a pris chez Marita. Ma sœur, voilà le mouchoir que tu as laissé, ce matin, chez Marita... (Rosa le regarde avec la plus grande surprise et l'expression de l'effroi.) C'est moi qui l'ai trouvé. (Dans ce moment, on entend de très-loin une marche militaire.)

ROSA, se levant aussitôt et jetant son ouvrage devant elle. Le régiment!... (Elle demeure debout, le regard fixe, écoutant, avec l'expression de l'espoir sur tous ses traits. — Antonio rejoint son père. — Au même instant, Carina, Pietro, les garçons et filles de la maison accourent. — La marche militaire, avançant peu à peu, continue jusqu'à la fin de l'acte.

SCÈNE XX

LES PRÉCÉDENTS, CARINA, PIETRO, GARÇONS ET FILLES, ensuite SPAGAZI, YACINTHA, et enfin MARTHA.

CARINA. Maître! maître!... entendez-vous? c'est le régiment!

GREGORIO. Sans doute. Eh bien, sait-on que mon fils est arrivé?

CARINA. Si on le sait! tous les parents sont avertis, ils vont venir... et aussi... Soyez content, le voici. Dieu veuille que celui-là ne nous porte point malheur.

GREGORIO. Qui?

CARINA. Clio-Spagazi.

GREGORIO, s'oubliant. Lui!... C'est juste; je l'attendais. Mon fils, c'est ton nouveau parent; viens le recevoir. (En parlant, Carina a d'abord rangé la table à ouvrage et la chaise de Rosa. — Une autre servante a de même placé contre le mur la table du déjeuner. — En même temps, Spagazi et Yacintha arrivent dans le parterre. Gregorio et son fils vont les recevoir à l'entrée de la maison. — Rosa est demeurée seule sur l'avant-scène. — Au moment où tout le monde est remonté et tourné vers la colline pour voir le régiment, la porte de gauche s'entr'ouvre, et Marita s'y présente.

MARITA, à demi entrée. Rosa!

ROSA, courant à elle. Ah! bonne mère! il est venu!

MARITA, qui est entrée. Je le sais.

ROSA. Tu l'as vu?

MARITA. Non: un accident, son cheval emporté...

ROSA. Ciel!

MARITA. C'est un bonheur! ton frère ne l'a pas vu... et lui... tiens, ce billet... lis vite, on ne te voit pas. (Elle lui remet un petit billet.)

ROSA, l'ouvrant. De lui!

MARITA. Prends garde.

ROSA, lisant. « Ma Rosa: je devine tes alarmes, je les ressens, j'accours aujourd'hui, ce soir, à huit heures, au rendez-vous ordinaire; jette une fleur si tu peux venir. » (Baisant le billet.) Ah! j'irai! j'irai!.. Je suis sauvée.

MARITA. Cache ce billet! (Yacintha, qui a quitté la société, s'approche de Rosa. — Celle-ci cache vite le billet dans son corset.)

YACINTHA. Eh bien, Rosa?

ROSA, troublée. Ciel!.. (Courant se jeter aux genoux de Yacintha.) Ah! Madame!..

YACINTHA, la retenant. Que faites-vous?.. (Antonio a de même quitté son père et Spagazi, et il s'est approché en suivant Yacintha.) Que vois-je?.. elle pâlit... elle se trouve mal... Marita!..

ANTONIO, prenant et soutenant Rosa dans ses bras. Ma sœur!..

YACINTHA, à Marita. Un peu d'eau. (Marita court chercher de l'eau dans la maison. Yacintha la suit des yeux et du mouvement, avec l'impatience de la voir revenir. Antonio a déposé sa sœur sur une chaise et l'y soutient. Tout à coup il aperçoit le billet dont une partie sort du corset de Rosa, et, personne ne l'observant, il s'en empare.)

ANTONIO, tenant le billet. Maintenant, je saurai. (A l'instant même, Marita revient avec un verre d'eau. Yacintha le lui prend des mains, et toutes les deux secourent Rosa. Pendant cette action sur l'avant-scène, Gregorio et Spagazi s'entretiennent au fond, tournés vers la colline. Les domestiques sont hors du hangar. Dans cet instant, la musique militaire redouble. Aussitôt Rosa tressaille, revient à elle, se lève, écarte ceux qui l'entourent, et de la main montrant la colline, s'écrie avec l'accent de la joie.)

ROSA. Allons voir! (Yacintha la regarde avec étonnement. Marita, de l'autre côté, la retient par une main. — Antonio derrière elle l'observe sévèrement. On voit défiler, dans le fond de la vallée, le régiment dont on n'aperçoit que les plumets, les baïonnettes et le drapeau.)

ACTE DEUXIÈME.

Le lieu du rendez-vous indiqué par le billet d'Albert.

A gauche, et obliquement, le mur de derrière de la maison de Gregorio, formant un angle saillant. Il est couvert de vigne grimpante et de lierre. Une seule fenêtre est percée dans ce mur, faisant face au public: c'est la fenêtre de la chambre de Rosa. — Sous cette fenêtre est une pierre saillante, sortant du mur, et servant à l'encadrement de la croisée. A terre, toujours sous les fenêtres, les débris d'un banc de pierre. Un treillage de forme circulaire, entoure l'extrémité du parterre qu'on a vu devant la maison au premier acte. Une porte pratiquée au bout du treillage, est, de ce côté, la seule entrée de la maison. A droite, en face de la fenêtre, est un grand massif d'arbres, dont le centre forme un berceau profond sous lequel est un banc. — Derrière, un bois. — Au fond, les bords du lac, et des montagnes en perspective. — Sept heures et demie du soir. Il fait nuit très-sombre; mais la lune qui se lève éclaire graduellement la scène et les eaux du lac.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIO, seul. Il entre, fait extérieurement le tour du treillage, ce qui indique qu'il ne sort pas de la maison, mais, au contraire, qu'il vient du dehors. Il marche lentement, et comme un homme qui cherche à reconnaître les lieux qu'il parcourt.

Me voilà revenu sur mes pas... j'ai déjà visité ce lieu... je ne crois pas que ce soit ici; c'est trop près... Il est vrai que la nuit, et à son âge, Rosa n'oserait aller loin... Qui le sait? l'amour inspire du courage... du courage!.. celui du déshonneur! Imprudente! coupable fille!.. mais si jeune... et je suis ton frère... Oh non! au prix de ma vie, je ne laisserai pas consommer ta perte. Ma sœur! tu m'es si chère!.. va! je t'arracherai à ce piége infâme... Mais l'heure approche, et le billet d'Albert, que j'ai surpris, ne m'instruit qu'à moitié... *Ce soir, à huit heures, au rendez-vous ordinaire. Jette une fleur, si tu peux venir...* Il ne dit que cela... Où est-il ce rendez-vous ordinaire?.. J'ai visité tous les lieux qui peuvent servir leur mystère, je n'ai trouvé nulle part le signe que doit laisser Rosa... (Il cherche.) Ici non plus... point de fleur... nulle part... ce n'est donc pas non plus ici?.. Empêcher ce rendez-vous, ce serait bien facile, il suffirait de surveiller Rosa. Mais demain, chaque jour, chaque nuit; car c'est un amant... Et le séducteur à punir? c'est là surtout ce que je veux... J'y dois être, à ce rendez-vous; pour son honneur et le nôtre, j'y dois ensevelir le secret de ma sœur... Il aura lieu; j'y serai, et le Français n'y reviendra jamais, car le Français ne s'en retournera point... Mais où doivent-ils se trouver?.. c'est peut-être du côté du bois... près de la roche du lac... ou bien.. J'ai le temps encore... j'y retournerai. (On entend tout à coup, de fort loin, les sons de plusieurs cêtra *.) Qu'entends-je là?.. l'instrument de mon pays! les accords de la cêtra et le chant de nos montagnes!.. Moi aussi, autrefois, je jouais ces airs avec eux, et ma sœur les chantait... Ma sœur!.. elle était innocente, alors... Comme ces sons me charment!.. Écoutons. (Il s'assied sous le berceau. La musique approche un peu, et l'on entend le refrain de la barcarolle. — Pendant qu'Antonio écoute en silence, Carina, sortant de la maison, vient jusqu'au bout du parterre, et elle écoute aussi. — Après le chant.)

CARINA, se retournant pour appeler. Maître! maître! venez! venez vite! ce sont vos parents, vos amis, tous les invités, avec des joueurs de cêtra... entendez-vous?

ANTONIO, assis. Des airs joyeux, des chansons de fête, et tout à l'heure du sang et des pleurs... Coupable Rosa! (Il demeure absorbé le front sur sa main. — De l'intérieur du logis sont venus dans le parterre, Gregorio, Spagazi, Yacintha, Rosa et les domestiques de la maison, portant des lanternes; et du côté du bois, derrière le berceau, les amis de Spagazi, Despardo, Thobianchi, Notinco; ceux de Gregorio, Zampardi, Leonardo, Paolo, et les musiciens.)

SCÈNE II.

ANTONIO et CARINA, déjà en scène; ensuite GREGORIO, SPAGAZI, YACINTHA, ROSA, DESPARDO, THOBIANCHI, NOTINCO, ZAMPARDI, LEONARDO, PAOLO, et LES MUSICIENS.

ROSA, dans le parterre, montrant du geste. Les voici!

YACINTHA. Faisons silence.

* Guitare corse.

PREMIER COUPLET.

UN MONTAGNARD.

Enfant des montagnes,
Laisse les campagnes,
Et prend pour compagnes
Musette et gaîté.
Là haut, sur ta tête,
Jamais de tempête,
Rien n'atteint le faîte
Du roc élancé.

CHŒUR.

Chante, chante, enfant des montagnes,
Le bonheur c'est la liberté.
Ah! ah .. etc.

(Sur la ritournelle de ce couplet, Gregorio et sa société sortent du parterre, reçoivent leurs amis, et tous descendent en scène. Antonio se lève et se mêle aux arrivants.)

DEUXIÈME COUPLET.

LE MONTAGNARD.

Enfle ta musette,
La vive fillette,
Sur ta chansonnette
Saute avec gaîté.
Vois comme en silence,
Sous le ciel immense,
L'aigle se balance,
Et plane avec fierté.

LE CHŒUR.

Chante, chante, etc.

GREGORIO. Bravo, mes bons camarades! honneur aux chants de nos montagnes! — Soyez les bienvenus, mes chers parents, Leonardo, Zampardi, Paolo.

SPAGAZI, s'adressant ensuite à ceux qui ont passé de son côté. Et vous aussi, mes frères, Despardo, Thobianchi, Notinco, soyez les bienvenus.

GREGORIO. Merci de cœur à vous tous pour mon fils Antonio. C'est un brave qui fait honneur au pays, car il a combattu sous le drapeau français; vous pouvez lui serrer la main.

ANTONIO. Mes amis, je n'ai jamais oublié ni vous, ni ma chaumière, ni le ciel de nos montagnes.

ZAMPARDI. Et nous venons, en bons parents, fêter ta bienvenue et ton retour sous le toit paternel.

SPAGAZI, se tournant vers les siens et d'un ton jaloux. Dans trois jours, Messieurs, ce sera chez moi, en l'honneur de mon fils Géro; je vous invite aussi à la fête de son retour. S'il n'a pas fait la guerre sous le drapeau de la république, et s'il ne revient pas sous l'habit de soldat de France, il n'en est pas moins brave; il est demeuré Corse.

GREGORIO, piqué. Crois-tu?..

ANTONIO, le retenant. Mon père... on ne m'offense point, Gero est mon ami.

ZAMPARDI, bas à Gregorio. Tais-toi; il est jaloux.

DESPARDO, à Spagazi. Puisque la bienvenue d'Antonio réunit les deux familles chez le père de Rosa, Cho-Spagazi nous présentera sans doute la fiancée de son fils; il nous tarde de la connaître.

GREGORIO. N'étais-tu pas aux fiançailles?

DESPARDO. Comme témoins.

ZAMPARDI. Nous y étions tous, je crois.

SPAGAZI, avec une intention maligne. Oui, invités de deux parts, comme à une vendetta. (Gregorio le regarde avec surprise. — Un mouvement semblable se fait sentir sur tous les visages.)

YACINTHA, se hâtant d'approcher et de prendre la parole, en tenant Rosa par la main. Il y a huit ans .. en effet, Despardo a raison; vous ne pourriez guère aujourd'hui reconnaître l'enfant que l'on fiança. Mon mari doit s'honorer de répondre aux désirs de ses parents, et s'empresser de leur présenter la jeune épouse de Géro, et notre fille bien-aimée. (Rosa, présentée par Yacintha, fait une profonde révérence aux parents de Spagazi, sans lever les yeux.)

DESPARDO, à Spagazi. C'est là ta belle-fille? frère, ta jeune bru est charmante!

ZAMPARDI, bas à Gregorio. Cousin, quel dommage!

GREGORIO. Ma parole est donnée.

ANTONIO, à part. L'heure avance.

DESPARDO, bas à Spagazi. Tu ne regretteras pas d'avoir signé la paix.

SPAGAZI, d'un air sombre. Je l'espère. (Yacintha, voyant augmenter l'embarras de Rosa, l'embrasse, tandis que tous les regards sont fixés sur elle.)

ANTONIO. Mon père, ce n'est point ici le lieu de la fête; n'invitez-vous pas nos parents et nos amis à vous accompagner dans la maison?

GREGORIO. Tu as raison. — Rosa, fais les honneurs du logis aux parents de ton fiancé. — Mes amis, le souper nous attend, et les cétra que vous avez apportés promettent aux jeunes filles qu'on dansera. — Pietro, éclaire. (Rosa, encouragée par Yacintha, s'avance vers Spagazi, et lui présente la main en faisant une révérence.)

ROSA, avec embarras. Monsieur... mon père...

SPAGAZI. Allez rejoindre vos jeunes compagnes. (Rosa demeure interdite. — Gregorio a déjà présenté la main à Yacintha et s'éloigne avec elle. — Spagazi et ses frères suivent, ainsi que toute la société, laissant Rosa derrière à la place où elle a salué Spagazi. — Antonio seul est resté aussi, mais beaucoup plus bas, vers l'avant-scène. — Les musiciens ont repris le refrain de la barcarolle, en accompagnant la société. — Il fait nuit, mais la lune éclaire davantage.)

SCÈNE III.

ANTONIO, ROSA.

(Lorsque tout le monde est rentré dans la maison, Rosa, voyant que son frère est demeuré, s'arrête interdite.)

ROSA, au fond, à part. Antonio reste là!

ANTONIO, à lui-même. Rosa n'assistera point au souper, ce n'est pas notre usage... elle sera libre... Comment pourrai-je quitter la table?.. il le faudra bien... un prétexte... (Pendant qu'il parle, Rosa est redescendue jusqu'à lui.)

ROSA. Mon frère!

ANTONIO, surpris, et avec défiance. Tu n'es pas rentrée?

ROSA, de même. Pourquoi restes-tu là? Ne viens tu pas aussi?

ANTONIO. Pardonne-moi... je les suis... mais, toi?

ROSA. Je t'attends.

ANTONIO, à part. Ce n'est donc pas ici...

ROSA, à part, ôtant une fleur de son bouquet. Comment jeter... (Antonio remarque son embarras.)

ANTONIO. Viens avec moi, ma sœur.

ROSA. Sans doute. (Elle regarde où elle pourra jeter la fleur.)

ANTONIO. Que regardes-tu donc?

ROSA. Rien... l'eau du lac...

ANTONIO. L'eau du lac... (A part.) C'est donc par là... (Il se retourne du côté du lac; aussitôt, derrière lui, Rosa jette la fleur sous le berceau. Au même instant, Carina crie du dehors.) *Cho-Antonio! Cho-Antonio!*

ROSA, prenant la main de son frère. On t'appelle; viens donc.

ANTONIO, à part. Nous verrons. (A Rosa.) Allons, ma sœur.

ROSA, passant son bras sous celui d'Antonio. Allons vite. (Ils s'en vont ensemble.)

SCÈNE IV.

ALBERT, seul. Il approche lentement. Les accords des cétra se font entendre dans la maison, et continuent pendant qu'Albert examine et avance avec précaution. Il est enveloppé d'un manteau. Enfin, on s'éloigne... Pourquoi tant de monde, aujourd'hui, chez le père de Rosa?.. (S'avançant.) Rosa!... aimable fille! .. naïve et tendre amante, je vais donc te revoir!.. (Il détache son manteau, et le jette en parlant sur le banc du berceau.) Il me semble que je n'ai point quitté ces lieux; que ce feuillage, hier, était sur ma tête, et ma Rosa, ici, près de mon cœur... Oui, c'est ici... c'est là, que j'entendis ton premier soupir, que j'obtins, au milieu de tes larmes, ton premier baiser d'amour... Qu'elle était innocente!.. Le danger, le mystère, ses pleurs, tout enivrait mon âme... Voilà sa fenêtre... moi, je l'attendais ici; elle m'attendait là (Il montre la fenêtre.) Au signal, elle ouvrait... je la vois!.. jamais rien ne ressemble aux charmes d'un premier amour... Timide et courageuse, elle posait adroitement ses deux pieds sur cette pierre; et puis, prompte comme l'oiseau, elle sautait, si légère, qu'elle ne laissait pas même l'empreinte de ses pieds... ensuite... (Il jette un regard vers le berceau.) Mais, d'abord, une fleur devait m'annoncer mon bonheur; elle n'a pu l'oublier... (Il cherche.) La voici!... je la verrai!... (La clair de lune a atteint toute sa force.) Le flambeau de la nuit vient comme exprès éclairer ce berceau... il est l'heure... (Il s'assure s'il est bien seul, si tout est tranquille.) Tout est calme... tranquille... essayons le signal. (Il revient sous la fenêtre, frappe un petit coup dans ses mains, et aussitôt se retourne, et écoute. — La fenêtre s'ouvre tout doucement, et Rosa paraît.)

SCÈNE V.

ALBERT, ROSA.

ROSA, dans sa chambre, à sa fenêtre, parlant très-bas. Albert!

ALBERT, à part. Sa voix!... (Très-bas, de même.) Rosa!

ROSA, joignant les mains. Oh! mon Dieu! le voilà donc!

ALBERT. Viens!... viens vite, ma Rosa.

ROSA, enjambant, avec précaution, par-dessus le châssis de la croisée, et

se trouvant debout sur la pierre qui ressort du mur, un peu plus bas que la fenêtre. Oui... oh! oui!... mais... (Elle s'arrête, se tenant aux rebords de la croisée, et n'osant franchir la distance qui la sépare de terre.) Je n'ose plus...

ALBERT. Ne crains rien... je suis seul... personne, que ton ami... viens donc!

ROSA. Non, Albert... non, je ne le peux plus... Oh! je t'en prie, viens m'aider.

ALBERT. T'aider?.. grand Dieu!.. Attends... dans mes bras... (Il monte sur le débris de banc qui est au bas et tend les bras à Rosa.)

ROSA. Va doucement...

ALBERT. Oui... se pourrait-il?.. Rosa!... (Il l'enlève doucement.)

ROSA. Prends garde!... (Il la pose à terre et la regarde ensuite avec une tendre inquiétude.)

ALBERT. Prends garde... dis-tu?.. jamais autrefois... pourquoi? (Rosa, d'un air à la fois mêlé de joie et de timidité, baisse les yeux, puis les relève, et regardant Albert avec une expression qui révèle son secret, elle répond : Oui, en tombant sur le sein de son amant.)

ALBERT. Ah!... (Il la serre sur son cœur et l'embrasse.) Ma Rosa!... mon amante!... oh! maintenant, mon épouse!... je te dois donc deux fois mon amour! deux fois mon bonheur et ma vie!... T'ai-je compris? ne m'abusai-je pas?

ROSA. Non... c'est bien vrai!

ALBERT. Toi!... cruelle! tu ne me l'as pas écrit!

ROSA. L'aurais-je osé!... te le dire à toi tout seul... à toi! c'est différent... Albert, es-tu content?

ALBERT. Ne vois-tu pas mes larmes, mon ivresse?

ROSA. Tu l'aimeras?

ALBERT. Autant que toi! autant que ma femme!

ROSA, avec un cri de joie. Ah!... ta femme! ta femme, n'est-ce pas? tu l'as dit?... Oh! mon Albert! j'ai tant pleuré!... Ah! c'est assez! aie pitié de moi!

ALBERT. Malheureux! je t'ai coûté tant de pleurs!... si jeune, abandonnée... et si l'on avait découvert... ah! j'ai compromis tes jours, ta vie...

ROSA. Oh! non, non! tu devais revenir, je ne pouvais pas mourir, je gardais notre trésor... j'y ai pensé pourtant... mais je me sentais déjà du courage comme une mère.

ALBERT. Rosa!... qu'aurais-tu donc fait?

ROSA. Je ne sais pas... je pensais à toi, toujours... A présent, tu vas me sauver, n'est-ce pas? Albert! Albert! tu vas sauver ta femme?

ALBERT. Arrête!... Rosa! me le demander, m'en prier!... tu m'aimes... Oh! oui, tu m'aimes de l'amour d'un ange; peux-tu me croire un infâme? Et ta beauté, ta jeunesse, ton innocence que tu m'as données sans garantie; et les dangers, les malédictions de ton père, que tu as bravés pour moi; et ce doux fruit de notre amour qui n'a coûté des larmes qu'à toi... Moi, Rosa, moi, je payerais tout cela par un crime! par l'abandon! par ta mort! (La pressant sur son sein.) Mais tu ne connais donc plus mon amour? tu as donc oublié mes serments? Rosa!...

ROSA. Bien! mon Albert! oh! bien, donne-moi de la joie pour tout ce que j'ai souffert!

ALBERT. De l'amour et du bonheur pour toute ta vie.

ROSA, trop émue, chancelle et faiblit dans ses bras. Mon ami... assez... la joie m'accable, me tue...

ALBERT. Ciel!... ma Rosa...

ROSA. N'aie pas peur... tu me soutiens... Je voudrais m'asseoir. (Il la conduit sous le berceau, l'assied sur le banc, et se trouve à ses genoux.)

ALBERT, la posant sur le banc. Là... (Ensuite à ses genoux.) Eh bien! Rosa?...

ROSA, avec crainte. Lève-toi.

ALBERT, plus tendrement. Rosa!... ici...

ROSA, posant presque sa main sur sa bouche. Tais-toi!... (Albert se lève et s'assied à côté d'elle. — Rosa laisse tomber sa tête sur l'épaule d'Albert, et pleure.)

ALBERT. Rosa, il n'y a plus de crime dans notre amour; tu n'es plus seulement une amante que je presse sur mon cœur à l'insu de tout l'univers, une jeune fille qui n'a que Dieu pour témoin de mes serments; maintenant tu es une épouse adoptée par mon père, inscrite au nombre de ses enfants, attendue avec impatience par toute ma famille.

ROSA. Est-il vrai?

ALBERT. Oui, Rosa, je te l'avais promis, je ne t'avais quittée que pour cela... (Tirant un papier de son habit.) Tiens... si la nuit te permettait de voir, tu lirais le consentement de mon père dans ces mots pleins de tendresse, adressés à toi-même.

ROSA. A moi!... ton père!

ALBERT. Il te nomme sa fille.

ROSA. On ne me chassera donc pas comme une fille coupable, comme une créature indigne!

ALBERT. Toi, Rosa, toi que j'adore! as-tu jamais eu cette pensée?

ROSA. Oui, Albert! oui, cette pensée!.. Oh! j'ai bien changé!.. quand tu m'as quittée, je n'étais qu'une jeune fille légère, imprudente, coupable. La réflexion est venue; elle a été bien cruelle! j'avais mérité même ton mépris...

ALBERT. Jamais!... oh! jamais!

ROSA. Et quand j'ai senti dans mon sein... Ah! quel bandeau est tombé de mes yeux! qu'était-ce jusque-là que mes larmes de jeune fille? C'est alors que j'en ai versé de brûlantes et d'amères! celles-là retombaient sur mon cœur accablantes comme la mort. Et si le ciel n'avait été que juste! si tu m'avais punie en m'abandonnant!... trois jours, trois jours plus tard, sais-tu que Gero était là et que mon père me tuait.

ALBERT. Gero! ce fiancé?..

ROSA. Il arrive après-demain! tu n'as qu'un jour pour me sauver.

ALBERT, se levant. Grand Dieu!... demain seulement... c'est impossible.

ROSA, se levant aussi. Que dis-tu?

ALBERT. Des ordres supérieurs, un devoir impérieux, me forcent... Rosa, je comptais repartir tout à l'heure, terminer ma mission, préparer tout pour te conduire en France, et dans cinq jours...

ROSA. Ah!!! cinq jours!!! oh! je le savais bien que Dieu devait me punir! Eh bien! va-t'en; je mourrai.

ALBERT. Rosa!... cruelle!... mais tu ne m'as point compris... Moi, te quitter encore, quand tu m'es doublement chère! quand mon cœur et ma vie ne sont plus qu'avec toi!... Ecoute : mes devoirs sont sacrés; mon honneur en dépend... Toi, ta vie est en péril... il faut absolument que je parte cette nuit... Eh bien!... Rosa! veux-tu me suivre?

ROSA, avec une explosion de joie. Ah!!!... (Se jetant à son cou.) Emmène-moi! emmène-moi!

ALBERT. Tu consens?..

ROSA. Je t'en prie!

ALBERT. Eh bien! Rosa, dès cette nuit, notre sort sera fixé. Tu m'appartiens déjà par tous les liens de l'âme... je te répète devant Dieu le serment que je t'ai fait : je t'emmène à titre d'épouse, et dès que la loi française permettra.

ROSA, l'interrompant. Ecoute : je crois à tes serments; mais encore une grâce, Albert, je te la demande comme la vie : c'est l'honneur! Avant de quitter mon pays, avant de m'emmener en France, de me faire voir à tes parents, conduis-moi devant un prêtre; qu'il me bénisse comme ta femme; il le peut chez nous : je ne rougirai plus de t'aimer. Tes lois marient sur la terre; mais la nôtre, elle unit dans le ciel. Ne méprise pas ma croyance! donne la paix à mon cœur! rends-moi ma gloire de femme! je t'en serai plus chère, et j'oserai t'aimer davantage!

ALBERT. Ton vœu est aussi le mien; il sera rempli avant de quitter tes montagnes, je le jure également... Maintenant, chère Rosa, chaque minute, chaque instant est précieux comme la vie...

ROSA. Oh! oui.

ALBERT. Je cours tout préparer. J'ai des chevaux, une voiture au village; je les conduis chez Marita.. Je vole ensuite à l'ermitage : ce sera ce vénérable prêtre qui nous bénira. Aussitôt après. (Un léger bruit l'interrompt.)

ROSA. Ecoute!... (Ils écoutent tous les deux. On voit Antonio passer entre le lac et la claire-voie, traversant le fond du théâtre de gauche à droite; il porte une épée sous son bras.) N'entends-tu rien?

ALBERT. Vois.

ROSA. Attends... (Elle va écouter à l'entrée du parterre, de sorte que, dans ce mouvement, elle a croisé son frère qui a gagné vers le bois.) Non... personne ne sort de la maison... on est encore à table...

ALBERT. Profitons de cet instant. (Antonio, qui a eu le temps de faire le tour, se glisse dans le berceau.)

SCÈNE VI.

ANTONIO, caché dans le berceau, ALBERT et ROSA en scène.

ANTONIO. Les voilà!.. c'était lei!

ROSA, revenant vite. Tu peux achever; parle, dis, mon Albert

ALBERT, lui prenant les mains dans une tendre intimité. Écoute : d'abord tout ce monde que j'ai vu entrer chez toi?

ROSA. N'y sera plus à dix heures.

ALBERT. Bien...

ANTONIO, toutes ses répliques à part. Pourquoi?

ALBERT. A minuit...

ROSA. Si tard!

ANTONIO. Minuit.

ALBERT. Plus tôt serait imprudent. Nous aurons assez du reste de la nuit. Tu viendras... toujours, par ce chemin (Il montre la fenêtre.)

ANTONIO. Un rendez-vous!

ALBERT. Mes bras te poseront à terre, te porteront si tu trembles.

ROSA. Je serai forte auprès de toi.

ANTONIO. Elle aussi !

ALBERT. Point d'apprêts... toi seule... je ne veux que ma Rosa.

ANTONIO. L'infâme.

ALBERT. Tu seras prête.

ROSA. Je t'attends toujours .. Mais, toi, ne passe pas l'heure ; tu me trouverais morte?

ALBERT. A minuit.

ANTONIO. Je le retiendrai.

ALBERT. Adieu, Rosa.

ROSA, avec la plus grande tendresse. Mon Albert!.. aujourd'hui, tout à l'heure, je serai donc à toi pour toujours! (Albert lui donne un baiser. Elle reste un moment dans ses bras.)

ANTONIO. Oui, va! c'est un dernier adieu.

ALBERT. Pour toujours!... allons, du courage.

ROSA, montrant sa fenêtre. Je serai là.

ALBERT. Moi aussi.

ANTONIO. Je n'y manquerai pas. (Rosa, conduite par Albert, rentre lentement dans la maison par le parterre. Antonio, sortant du berceau, et suivant leur mouvement derrière eux, se trouve alors près de la maison, à la gauche de la scène.)

SCÈNE VII.

ALBERT, ANTONIO.

(Albert, qui a conduit Rosa jusqu'à l'entrée du parterre, y demeure jusqu'à ce qu'il soit sans crainte.)

ALBERT. Elle est rentrée.

ANTONIO. Maintenant, à mon tour.

ALBERT, revenant. Tendre et généreuse fille!... quelle touchante union d'amour et de repentir!... va! tu ne seras ni trompée, ni trahie par ton amant!.. (Il reprend et remet son manteau qu'il avait laissé sur le banc du berceau.) Allons! hâtons-nous... dans quelques heures... au sein de ces montagnes presque désertes, la fuite sera facile. (En se retournant, il trouve Antonio devant lui.)

ANTONIO. Pas autant que tu le crois.

ALBERT. Ciel !... qui m'a parlé?

ANTONIO. La nuit n'est pas si sombre que tu ne puisses le voir.

ALBERT. Un soldat!.. ici!

ANTONIO. Regarde-moi... tu m'as vu.

ALBERT. Oui... sur le vaisseau... pourquoi m'as-tu suivi?

ANTONIO. Pourquoi m'as-tu devancé? oserais-tu le dire? je t'en défie, et si c'est la Providence qui m'a jeté sur ton passage, te doit-elle rendre compte? Que fais-tu là? ta réponse te dira ce que je veux, et ce qu'il me faut de toi.

ALBERT, à part. Quel langage!.. si le secret et le mystère ne m'étaient imposés, ce misérable... un soldat!.. (Haut.) Malheureux ! qui que tu sois, je ne veux point te connaître, car je serais forcé de te faire punir, et sous l'uniforme, ton offense envers un agent supérieur, qui a le titre d'officier, t'exposerait à la peine de mort. Respecte l'habit que tu portes, éloigne-toi, ne tente point de me retenir. Si c'est le besoin qui te porte au crime, j'aurai pitié de toi. Veux-tu de l'or?

ANTONIO. Je veux du sang, et je n'ai point de pitié, moi, pour châtier un infâme. Cesse de te méprendre. Il n'y a de brigands ni sous cet uniforme, ni dans ces montagnes; mais on y trouve des hommes de cœur, plus nobles que tu ne l'étais, et qu'on n'outrage jamais en vain. En bonne justice, en vrai Corse, je ne te devrais qu'un coup de fusil, car tu ne mérites pas plus d'honneur. Mais j'ai marché sept ans sous le drapeau français, je ne sais point assassiner, même un lâche suborneur. Albert de Sennerille, tu as une épée... allons!

ALBERT, au comble de la surprise. Qu'entends-je!.. tu m'as suivi, tu sais mon nom, tu me provoques... ici!... mais qui donc es-tu?

ANTONIO. Que t'importe? je suis Corse et soldat : cela ne vaut-il pas la noblesse perdue? et je t'appelle infâme! c'est assez pour nous battre, si tu as le cœur français.

ALBERT, avec indignation, mais se contenant encore. Sans doute! et tant d'outrages vont recevoir leur châtiment : tu n'y échapperas point. Mais ta fureur m'étonne! es-tu donc en démence? que t'ai-je fait? que me veux-tu?

ANTONIO. Quoi! tu le demandes ici? sous cette fenêtre! tu as donc bien du temps à perdre? Quand on séduit des filles, dans ton pays de nobles et de damoiseaux, on en rirait peut-être? Ici, on en meurt.

ALBERT. Grand Dieu!.. arrête!.. je te comprends... écoute...

ANTONIO. Écoute toi-même. Vois-tu cette simple chaumière, cette humble et pauvre demeure? là, depuis des siècles, habitaient l'honneur, la vertu, l'innocence. Jamais vieillard n'avait passé ce seuil qu'environné de respect; jamais jeune fille n'était sortie de là que dans toute sa pureté de vierge; enfin cette masure était l'honneur du pays. Tu es venu; tu l'as regardé cet asile, et ton regard l'a souillé. Sous ce chaume, il y avait encore une fille innocente, tu l'as séduite! il y avait une jeune épouse, tu l'as rendue adultère! il y avait un vieillard dont le front n'avait jamais rougi, et tu l'as inondé de honte! il en mourra!.. Tu en sais bien assez maintenant pour te faire tuer.

ALBERT, se contenant à peine. Ah! si j'ai tant de patience... crois-tu que ce soit par peur? Va, sans une noble crainte... tu veux ma vie? mais moi, quel sang répandrai-je donc? de quel droit, à quel titre viens-tu croiser le fer entre moi et celle que j'aime? penses-tu la servir? crois-tu la venger? en as-tu la mission? connais-tu nos desseins?.. si tu n'es mon rival, enfin, d'où vient ta rage?

ANTONIO. De ton crime, vil séducteur! et du parjure de Rosa.

ALBERT. Grand Dieu!.. Que viens-tu de dire?.. toi-même, serais-tu Géro?

ANTONIO. Peut-être.

ALBERT. C'est assez! ce mot explique tout. Je suis prêt.

ANTONIO. C'est bien heureux!

ALBERT. Peut-être aussi!.. Quelle est ton arme?

ANTONIO. L'épée.

ALBERT. Le lieu?

ANTONIO. Le bord du lac.

ALBERT. L'heure?

ANTONIO. A l'instant.

ALBERT. Sans témoins?

ANTONIO. Il n'en est pas besoin pour un combat à mort. Point de quartier, point de secours : ces flots serviront de sépulture au vaincu!

ALBERT. J'accepte! — Rosa! c'est pour toi que je demande au ciel de préserver mes jours.

ANTONIO, tirant l'épée. Es-tu prêt?

ALBERT. Marchons! (Dans ce moment, on entend encore dans la maison le chant des convives et les accords de la cètra.) Mais, ce bruit...

ANTONIO. Il couvrira celui de nos épées.

ALBERT. Marchons donc!

ANTONIO. Marchons! (Albert jette son manteau et tire l'épée. — Antonio, du geste, lui montre le bord du lac. — Ils y marchent ensemble, et, en vue du public, ils croisent le fer et le combat s'engage; il s'anime, les deux combattants se pressent; bientôt Albert recule vers la droite, et tous les deux disparaissent derrière le bois en combattant toujours. Le chant et la musique continuent de retentir jusqu'au baisser du rideau.)

Chez Gregorio.

La chambre à coucher de Rosa. Au fond, une large porte vitrée à deux battants, garnie de rideaux, communique de plain-pied à la chambre à coucher de Gregorio. Quand cette porte est ouverte, on voit en face le lit du père de Rosa. Dans l'angle à gauche, une petite porte. Sur le panneau faisant face, le portrait de la mère de Rosa. En avant, près de l'avant-scène, à droite, la fenêtre qu'on a vue extérieurement dans le décor précédent. Devant et près de cette fenêtre, une toilette et une chaise. En face, à gauche, le lit de Rosa, garni de rideaux blancs. Près du lit, une chaise, une petite table sur laquelle est une carafe, un verre et un fichu de soie. — Onze heures du soir.

SCÈNE VIII.

CARINA, ROSA.

(Au lever du rideau, les portes vitrées du fond sont ouvertes, et l'on voit l'intérieur éclairé de la chambre de Gregorio. — Celle de Rosa est dans l'obscurité. — Carina est dans la chambre de Gregorio; elle range les meubles, fait la couverture du lit, et la découvre à moitié. Ensuite, quand elle a fini, elle ferme, en les tirant vers elle, les portes vitrées, et, un instant après, on voit, à travers les rideaux, disparaître la lumière. — Tout est dans l'obscurité. — Alors, après un court intervalle, on ouvre du dehors la petite porte à gauche, et Carina reparaît, apportant une lumière, et précédant Rosa qu'elle éclaire. Aussitôt entrée, Carina va poser le flambeau sur la toilette, et la scène s'éclaire. — Rosa entre d'un air inquiet, regarde, semble écouter, et s'approche de la porte vitrée, pour voir si son père est rentré.)

CARINA, posant la lumière sur la toilette, et rangeant ce qui s'y trouve. A la bonne heure! c'était là une fête! ils ont tenu table quatre heures et vidé vingt bouteilles. . il n'y avait là de trop que la figure de Spagazi... (Prêtant l'oreille.) Je n'entends plus leur musique... ils étaient pourtant bien en train... Ah! s'ils avaient un peu de politesse et de galanterie, en s'en allant, en passant sous votre fenêtre, ils vous donneraient une sérénade; certes, chez nous, c'est l'usage, on ne quitte jamais autrement une jeune fiancée.

ROSA. Je ne la désire pas, Carina.

CARINA, *passant du côté du lit, plaçant la chaise, avançant la table et versant de l'eau dans un verre.* Je le crois bien! de la part d'aussi agréables parents! des ours, des loups, des Spagazi!.. et dire que je vous verrai la fille de ces gens-là!.. Ah! si j'étais votre mère!.. il y aurait avant cela des yeux de moins dans plus d'un visage. (*Elle écoute et revient vers la fenêtre.*) Que vous disais-je? ils sortent... ils s'en vont... et ils se taisent!.. pas seulement un pauvre petit sonnet! ça leur casserait les doigts... Attendez! je vais leur dire leur fait. (*Elle va pour ouvrir la fenêtre.*)

ROSA. Arrête!.. garde-toi bien de les retenir! mon Dieu! je ne veux pas de leur sérénade... il y a longtemps que je voudrais les voir loin.

CARINA. Vous avez raison, Mademoiselle : il faut leur faire voir que vous êtes la fille de Gregorio, et que vous êtes aussi fière qu'ils sont malhonnêtes.

ROSA. Dis donc... est-ce que mon père n'est pas encore rentré?

CARINA, *passant derrière le lit et préparant la couverture.* Non, Mademoiselle, mais il va venir se coucher dans un moment; j'ai déjà préparé sa chambre et son lit. C'est qu'il congédie ses amis, votre nouvelle famille... il m'a dit qu'il voulait fermer lui-même... Faut il tirer vos rideaux?

ROSA, *toujours préoccupée.* Oui... non... comme tu voudras.

CARINA, *les laissant ouverts.* Comme vous voudrez vous-même, Mademoiselle, vous choisirez.

ROSA. Il est déjà bien tard, n'est-ce pas?

CARINA, *venant prendre le bonnet de nuit de Rosa dans le tiroir de la petite table, et le portant sur la toilette.* J'ai entendu sonner onze heures comme nous montions.

ROSA, *à part.* Déjà!.. S'il tarde encore... s'il n'allait pas dormir.

CARINA. Qu'avez-vous donc, Mademoiselle, vous avez l'air tout préoccupé, tout inquiet?

ROSA. Non... non.

CARINA. Mais si... (*Regardant aussi, et passant du côté du lit.*) Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne soit point en place... qui vous contrarie?

ROSA. Je t'assure que non, Carina... c'est qu'il est tard... je suis lasse... j'ai sommeil... (*Elle s'assied près de la toilette d'un air encore plus préoccupé, et comme tout à fait étrangère même à ce qu'elle dit. — A part.*) Oh! mon Dieu!

CARINA. C'est juste, il est tard; c'est pour cela que j'ai monté tout de suite avec vous, pour vous déshabiller et vous coucher.

ROSA, *qui n'a rien entendu.* Dans une heure!

CARINA. Allons... (*Elle se met en devoir de décoiffer Rosa, qui demeure immobile sur sa chaise.*) Ne perdons pas de temps... Vous êtes donc contente aussi, Mademoiselle?

ROSA. Moi?

CARINA. Je le suppose, car, à la fin du repas, quand on vous a fait asseoir à côté d'Yacintha, vous aviez un air si riant.

ROSA. Moi!.. (*On entend des accords de cétra sous la fenêtre.*)

CARINA. Chut!

ROSA, *se levant.* Ciel!

CARINA. Ils sont revenus... ils sont là!.. A la bonne heure donc! quitter une jeune demoiselle sans lui donner une sérénade! c'était un affront.

ROSA. Mon Dieu! Carina! vont-ils jouer longtemps?

CARINA. Cela dépend de vous; en pareil cas, la jeune demoiselle place sa lumière près de la croisée, et tant qu'elle y reste...

ROSA. Ote-la! ôte-la!

CARINA. Oh! tout de suite? non pas, ce serait fort malhonnête, et malgré qu'on n'aime pas les gens...

ROSA. Eh bien, déshabille-moi vite, tu l'emporteras... (*Carina entr'ouvre un peu la fenêtre.*) Quel malheur!.. mais viens donc, Carina.

CARINA. Chut! laissez-les faire.

ROSA, *se remettant sur sa chaise.* Dépêche-toi; je t'en prie. (*Carina se remet à décoiffer Rosa. Une voix accompagnée par les cétra.*)

PREMIER COUPLET.

Fraiche et vermeille,
Ici sommeille
Douce merveille,
Fleur de seize ans.
Songes riants,
Rêves charmants,
Volez près d'elle;
On dit encor
Que l'amour dort
Près de la belle...
Paix! il sommeille;
Mais c'est merveille
S'il ne réveille
Fleur de seize ans.

(*A la fin du couplet, Rosa est entièrement décoiffée; elle se lève.*)

CARINA. Avez-vous compris?

ROSA. Est-ce que j'écoute?.. tu t'amuses, toi; tu ne finis pas.

CARINA. Patience!.. pauvre enfant! Ah! si cela venait d'une autre part que d'un Gero!.. (*Les accords recommencent.*)

ROSA. Encore!... finis, je t'en prie... déshabille-moi. (*Elle passe du côté du lit, se tient debout, et pendant le couplet suivant, Carina la délace et lui ôte son corset. La même voix accompagnée.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Dors, jeune Rose!
A ton teint rose,
Pour une rose
On te prendrait.
A ton corset,
Le blanc muguet
T'égale à peine,
Et du zéphyr,
Le frais soupir
Est ton haleine.
Dors, jeune Rose!
A ton teint rose
Pour une rose
On te prendrait..

(*Ici Rosa est à demi déshabillée. Carina pose le corset sur le pied du lit.*)

CARINA. Et de deux...

ROSA. Paix... assez... ferme la fenêtre...

CARINA. Déjà?

ROSA. Je le veux.

CARINA, *allant fermer la fenêtre.* Si le futur mari n'est pas mieux reçu que sa musique... tant mieux!..

ROSA. Ferme donc!

CARINA, *ouvrant la fenêtre.* Bonsoir! (*La fermant brusquement.*) Allez-vous-en. Les voilà congédiés, Mademoiselle.

ROSA. Bien... prends la lumière, emporte-la, qu'ils ne reviennent plus.

CARINA. La lumière? mais vous n'êtes qu'à moitié déshabillée.

ROSA. J'achèverai seule; je n'ai pas besoin de lumière; la lune éclaire assez... va... va.

CARINA, *avec humeur.* Vous avez ce soir des idées singulières... sans lumière?... (*Prenant le flambeau.*) Comme vous voudrez; si je vous gêne... je m'en vais... (*Durement.*) Bonsoir, Mademoiselle.

ROSA, Bonsoir, Carina... (*Se retournant tout à coup.*) Attends... Laisse là ton flambeau.

CARINA, *au fond de la chambre.* Là?

ROSA. Oui... de peur... (*Elle montre la fenêtre.*)

CARINA, *posant le flambeau à terre.* J'entends... ils sont partis.

ROSA. Viens.

CARINA, *venant.* A la bonne heure! je voyais bien que c'était un caprice. (*Voulant achever de déshabiller Rosa.*) Il faut que j'achève de...

ROSA. Ce n'est pas cela... Ma bonne Carina... embrasse-moi, ce soir.

CARINA, *surprise.* Que je vous embrasse?

ROSA. Oui... tu as toujours été bien bonne, bien complaisante envers moi... je ne t'oublierai jamais.

CARINA. Ah! je comprends... oui, c'est dans trois jours... Je ne peux pas venir à bout de croire à ce mariage.

ROSA, *ingénument.* Non, n'est-ce pas?

CARINA. Vous nous quitterez!

ROSA, *baissant la tête.* Oui.

CARINA, *avec force.* Je les déteste bien, Mademoiselle, oh! oui! je les déteste... mais c'est égal, quand vous serez (*Avec indignation.*) sa femme... leur fille... si vous voulez me prendre à votre service, je ne vous parlerai jamais d'eux... jamais... je vous consolerai... et s'ils vous rendent malheureuse...

ROSA. Oh, non!

CARINA, *attendrie.* Vous pleurez!... Je sais bien ce qui se passe dans votre cœur, moi...

ROSA, *effrayée.* Toi?

CARINA. Je ne suis qu'une femme... mais si j'étais à la place de votre père!... Non! je ne lui pardonnerai jamais cela! Dire qu'ils ont mieux aimé ce mariage qu'un bon coup de fusil.

ROSA. Ah!...

CARINA. Ce ne sont plus des Corses!

ROSA. Tais-toi, tais-toi, ma bonne... Je ne voudrais pas coûter la vie à mon père; Dieu décidera de mon sort... Mais embrasse-moi.

CARINA, *la serrant dans ses bras.* Ah!... (*Elle l'embrasse.*) Je vous suivrai, Mademoiselle.

ROSA, *retenant ses larmes.* Adieu... adieu, Carina. (*Carina est allée reprendre sa lumière.*)

CARINA, *de la place où elle est.* Vous éveillerai-je demain comme à l'ordinaire?

ROSA. Non... (*Carina va pour se retirer. Rosa se retourne et lui tend la main. Carina revient vite et baise la main de sa jeune maîtresse.*)

CARINA. Bonsoir, chère demoiselle.

ROSA. Adieu... (Carina s'éloigne.)

CARINA, s'arrêtant un moment au fond. Elle, la femme d'un Spagazi! (On frappe légèrement à la porte.)

ROSA. Ah!

CARINA. N'ayez pas peur; ce ne peut être que votre père... ou votre frère, qui veut vous embrasser.

ROSA. Ouvre... (A part.) M'embrasser! (Elle prend le fichu qui est sur sa table, et le jette sur son cou.)

SCÈNE IX.

GREGORIO, ROSA, CARINA.

GREGORIO, avant de paraître. Rosa est-elle couchée?

ROSA, avec crainte. C'est mon père.

CARINA. Non, maître, pas encore; mais Mademoiselle...

GREGORIO. C'est bien.... (Il entre, tenant un flambeau et un coffret.) En ce cas... puisque tu n'es pas couchée, je veux te parler. (Il va mettre sa lumière et le coffret sur la toilette.)

ROSA, à part. Dieu!.. sa voix me semble sévère.

GREGORIO. Carina, va-t'en; ferme cette porte... oui... et mets de la lumière dans ma chambre.

CARINA. Remontrai-je, maître?

GREGORIO. Non

ROSA, à part. Suis-je perdue?.. Est-ce l'heure de ma mort? (Carina sort et ferme la porte. Un instant après, on voit paraître de la clarté à travers les rideaux de la porte vitrée, ce qui indique que Carina y a porté et laissé de la lumière.)

SCÈNE X.

GREGORIO, ROSA.

ROSA, à part. Nous voilà seuls!.. Mon Dieu, ayez pitié de moi! (Après un moment de silence, Gregorio s'approche de sa fille.)

GREGORIO. Rosa...

ROSA, tressaillant. Je n'ai rien fait, mon père.

GREGORIO, un peu surpris. Pourquoi cette frayeur? je ne me plains pas de toi; au contraire, je suis content de ta conduite depuis l'arrivée de ton frère...

ROSA, comme revenant à elle. Ah!

GREGORIO. Tu as changé totalement; j'ai remarqué le bon accueil que tu as fait à Yacintha. C'est bien; je le voulais ainsi... Je n'aime point Spagazi; c'est une raison de plus pour bien tenir envers lui ma parole: il a dû voir qu'elle est sincère.

ROSA. Pourrait-il jamais vous accuser?

GREGORIO. Non, quand j'exécute le traité: tu épouses son fils.

ROSA. Mais!.. si... (Elle n'ose poursuivre.)

GREGORIO. Quoi?

ROSA. Rien, mon père.

GREGORIO. C'est après-demain que tout sera conclu. Après-demain, Rosa, tu quitteras ton père, tu le quitteras, comme Dieu l'a dit, pour suivre ton mari; tu seras épouse et dame... et alors tu jouiras du droit qu'à ton âge on envie, de se parer pour plaire à son époux; de porter des bijoux, des joyaux de femme... Ta mère en avait aussi; elle te les eût donnés à ton mariage... je les ai gardés pour cela; c'était sa volonté... et je veux te récompenser aujourd'hui même de ton obéissance. (Il va prendre le coffret sur la toilette.)

ROSA. Aujourd'hui!.. (A part.) Les bijoux de ma mère! tout ce qu'elle a porté!

GREGORIO. Tiens... vois... regarde...

ROSA, tirant une chaîne d'or du coffret et la baisant. De ma mère.

GREGORIO. Tout cela est à toi... Es-tu contente?.. (Rosa, par son regard et en pressant la chaîne sur son cœur, exprime ce qu'elle sent.) C'est ton présent de noce... Avec de telles parures, tu plairas à Géro...(Rosa change aussitôt d'expression et remet la chaîne dans le coffret.) Tu examineras tout cela demain, plus à loisir. (Il va poser le coffret sur la table de nuit.)

ROSA, à part. Demain!

GREGORIO, se trouvant alors à la gauche de Rosa. Tu vois que, si je suis sévère, je suis juste aussi, et sais récompenser un enfant obéissant. Maintenant, il est tard: bonsoir, ma fille; fais ta prière, et dors cette nuit encore du bon sommeil de jeune fille.

ROSA, tout bas, à part. Je ne le connais plus.

GREGORIO. Bonsoir, Rosa. (Il s'éloigne et se dirige vers sa chambre.)

ROSA, après un instant d'hésitation. Mon père!

GREGORIO, s'arrêtant. Hein?

ROSA, à part. Je ne le verrai plus.

GREGORIO, sans changer de place. Tu m'as rappelé?

ROSA, en tremblant. Oui, mon père.

GREGORIO, revenant. Pourquoi? que veux-tu?

ROSA. Une grâce... aujourd'hui... ce soir...

GREGORIO. Parle; si cela est raisonnable...

ROSA. Demain... m'avez-vous dit, est le dernier jour que je dois passer avec vous... et, cette nuit... vous m'avez parlé de ma mère... il me semble qu'elle est là... embrassez-moi pour elle.

GREGORIO. Oui... oui, mon enfant; et même avec son cœur. (Il l'embrasse et la serre avec tendresse.)

ROSA. Ce n'est pas tout... puisque je vais vous quitter... bientôt... sitôt!... mon père, je vous en prie, ne vous en allez pas ce soir sans me bénir... (Elle se met à genoux.) Au nom de ma mère aussi, élevez vos mains sur ma tête... (A part.) Cela me sauvera peut-être.

GREGORIO. Je te bénis, ma fille, Dieu le voit... (Il la relève avec tendresse.) Sois toujours bonne et sage... va dormir en paix, je t'ai bénie. (Gregorio se retire et rentre d'un pas lent et grave dans sa chambre, dont il ferme sur lui les portes. — Rosa est demeurée debout, sans mouvement, immobile.)

SCÈNE XI.

ROSA, seule. Après un long silence, elle va s'asseoir et pleure. Je ne sais plus ce que je dois faire... il m'a bénie!... il m'a pressée sur son cœur!... Je ne savais pas qu'il m'aimât autant!... Sois toujours bonne et sage, m'a-t-il dit... Bonne, cela veut dire bonne fille, et je veux le quitter! — Sage... Mon Dieu! ne vaudrait-il pas mieux mourir!... (Elle se lève tout à coup avec un élan de désespoir.) Non! non! je ne trahirai pas ainsi toute ma famille! je ne ferai pas une pareille honte à la mémoire de ma mère! je ne condamnerai pas au déshonneur les derniers jours de mon père! Et mon frère! mon frère qui m'aime tant! que je viens de revoir!... Non! non! je ne serai pas l'opprobre de tout mon pays!... Voyez-vous, voyez-vous comme toutes les jeunes filles me montrent? Entendez-vous ce qu'elles disent de Rosa? C'était la fille du vieillard le plus respecté! sa mère ne lui avait laissé que des exemples de vertu! Eh bien! cette fille! cette fille!... elle s'est enfuie de la maison de son père! Oh! entendez-vous ce qu'elles disent, mes compagnes?... Effacez le nom de cette infâme des registres du village! marchez sur la couronne qu'on a mise à sa naissance à la croix de l'église! arrachez les fleurs qu'elle a plantées sur la tombe de sa mère! qu'il ne reste aucune trace de sa honte! elle n'est plus de notre pays, elle n'est plus notre sœur, elle nous a toutes déshonorées!.. Non! non! je ne le ferai pas! j'aime mieux que mon père me tue!... Eh bien! mourir?.. Oh! mourir! cela fait-il autant de mal que de vivre maudite! (Elle se tait quelques instants, marche la tête baissée, dans une profonde réflexion, puis tout à coup s'arrête.) Mourir!.. mon Dieu! si cela suffisait!.. mais cela peut-il racheter la faute que j'ai commise? cela rendra-t-il l'honneur à mon père, à mes parents, à mon village?.. et... et si Dieu... Dieu qui pardonne après qu'on a pleuré... veut que je garde... que je conserve les jours de l'être... de l'enfant... il existe déjà... il vit... dans mon sein... lui donner la mort!.. Oh! un jour je serai sa mère... et il n'appartient pas à moi seule... Comment peut-on avoir tant d'amour et tant de honte à la fois!... Oh! non! je ne veux pas mourir, je suis mère!... (Elle marche en réfléchissant.) Je suis épouse aussi... épouse d'Albert... ne lui dois-je donc rien! rien à mon Albert, qui donnerait pour moi son sang, ses jours! qui m'aime!.. qui m'aime comme sa vie!.. et qui me rendra l'honneur... Allons! allons! je le savais bien, il le faut... (Elle essuie ses larmes, elle veut se raffermir.) Mon Dieu, laissez-moi fuir; j'épargnerai peut-être un meurtre à mon père... (Ses larmes reviennent malgré ses efforts.) Allons... allons, Rosa... mais tu es mère, ton époux vient; du courage donc!.. (Regardant autour d'elle et autour de sa chambre.) Oui .. allons... à présent... il est bien tard... tout à l'heure... Ah! mon Dieu! j'ai encore de la lumière! si mon père revenait! (Elle souffle sa lumière. Aussitôt sa chambre est dans l'obscurité; mais à travers les rideaux de la porte vitrée, on voit celle de Gregorio encore éclairée.) Je n'ai plus calculé le temps... Mon père doit être endormi... (Elle se retourne vers la porte vitrée.) Ciel!... non!... encore de la clarté... il ne dort pas... attendons qu'il repose... il faut qu'il me croie couchée... Comme on a peur quand on trompe son père! (Elle est allée, tout doucement, s'asseoir sur une chaise qui est devant son lit, et, d'une main, elle écarte le rideau pour voir la porte vitrée.) S'il tarde à s'endormir, et que minuit sonne, que ferai-je? Oh! cette fête a tant duré!.. Tout est bien calme... j'entendrai le pas d'Albert... il n'est pas encore là... il n'est pas l'heure, mais il devrait venir... Oh! que les minutes sont longues! (La lumière et la clarté disparaissent chez Gregorio.) Ah!... (Elle se lève.) Il va dormir! (Elle va, sur la pointe des pieds, jusqu'à la porte vitrée, écoute un moment, puis revient plus vite, avec agitation, et se met à deux genoux, les mains jointes.) Mon Dieu! vous savez ma faute, et vous lisez dans mon cœur! mon Dieu! préservez-moi du courroux de mon père! qu'il ne s'éveille pas! je rachèterai mon crime; je serai toute ma vie bonne épouse, bonne mère; mon Dieu! sauvez-moi! (Elle se relève dans la plus vive agitation... écoute, a peur, mais se décide.) Allons!.. (Elle se regarde elle-même, et voit qu'elle

est à demi déshabillée.) Je ne peux ainsi!... (Elle cherche des yeux, et reprend son corset; mais au moment où elle le touche, elle se retourne vers le portrait de sa mère.) Maman, maman, ne me regarde pas! (Elle prend le corset, le passe précipitamment et l'agrafe; mais son agitation gêne ses mouvements.) Mon Dieu!.. comme je tremble... il ne faut pourtant pas que je manque de courage... Albert va venir... j'en aurai alors... (Se regardant.) C'est assez, il me l'a dit... (Portant ses mains sur son front.) Sur ma tête?... oh! rien... j'ai si chaud!... je brûle... je frissonne aussi.. Me voilà prête... oui.. (Son regard tombe sur le coffret qui se trouve sur la table, près de son lit.) N'emporterai-je rien de ma mère? (Elle ouvre le coffret.) Ses bijoux... son présent de noce .. oh! ce n'était pas pour sa fille coupable! non! rien! ce serait un vol... il n'y a plus rien à moi dans la maison de mon père. (Elle regarde de nouveau le coffret, y cherche et en retire une tresse de cheveux.) Maman! seulement cette tresse de tes cheveux .. elle m'était destinée... tiens, j'ôterai l'or qui l'attache... (Elle en arrache le fermoir et le jette dans le coffret.) Ce ne sera pas pour m'en parer; je ne veux que la baiser tous les jours en te demandant pardon... (Minuit commence à sonner très-loin au village.) Ah!... minuit... il faut partir. Eh bien!... eh bien!.. mon Dieu! ne pourrai-je?.. oh! si, si, Albert est là... (Elle prend le verre qui est sur la table et boit un peu d'eau.) Allons.. ne pensons plus... il est là. (Elle va, sur la pointe des pieds, ouvrir la fenêtre et regarde.) Le voilà!... Chut!... ne parle pas... attends.. attends-moi... (Elle revient sur ses pas d'un air presque égaré.) Eh bien?.. qui me ramène.. qui me retient donc?.. Je voudrais revoir encore mon père... m'en aller! le quitter pour toujours!.. toujours... toujours! il dort et je pars!.. Non! quand je devrais me perdre, je ne partirai pas sans avoir revu mon père. J'irai bien doucement; je ne l'éveillerai pas .. Mais Albert est là; il m'attend... eh bien! il m'attendra! (Elle retourne à la fenêtre.) Je vais venir. (Elle marche sans bruit, ouvre les portes vitrées. . une lampe de nuit éclaire à peine la figure du vieillard. — Rosa s'en approche, hésite, se penche, baise le front de son père, recule vite avec un mouvement d'effroi... il ne s'est pas éveillé. . elle revient, ferme bien doucement les portes, et prête encore un instant l'oreille. — Pendant ce qui s'est passé au fond, dans la chambre de Gregorio, un homme enveloppé du manteau qu'on a vu sur Albert entre par la fenêtre, en cachant son visage. — Il attend debout, immobile. — C'est Antonio.

SCÈNE XI.

ANTONIO, ROSA, et à la fin GREGORIO.

ROSA, revenant vite vers la fenêtre. Me voilà!..

ANTONIO, faisant un pas. Moi aussi.

ROSA. Toi!.. que fais-tu?.. Albert! tu ne devrais pas entrer ici... Mon père dort; fuyons!

ANTONIO, lui prenant le bras, et la repoussant dans la chambre. Ton père!.. Fuir!.. Non pas! (Il se débarrasse de son manteau.)

ROSA, le voyant sans manteau. Ah!!.. Ce n'est pas lui!!..

ANTONIO. Tais-toi!.. fais silence!.. n'éveille pas celui qui dort là... il tue quand on le déshonore!

ROSA, terrifiée. Mon frère!!!.. (Elle tombe assise et reste sans mouvement.)

ANTONIO, étouffant sa voix. Fille sans honneur! fiancée parjure! crois-tu qu'on trouve un époux sous sa fenêtre, quand on a trahi son père et renié la foi jurée sur l'autel? Il est venu, ton amant; il est venu, ce Français qui voulait jeter la honte sur nous tous! il est venu te chercher pour te conduire au rendez-vous d'amour... d'infamie... j'étais là!

ROSA, revenant à elle, et se levant. Tu l'as vu?

ANTONIO. J'ai fait mieux.

ROSA. Mon frère?..

ANTONIO. J'ai lavé ta honte, vengé notre honneur.

ROSA. Ah!.. qu'as-tu fait?

ANTONIO. Mon devoir de frère; je l'ai puni.

ROSA. Albert?.. mon Albert?.. Où est mon époux?

ANTONIO. Ton séducteur?.. il me volait ma sœur... je l'ai tué.

ROSA, comme frappée d'égarement, et ne comprenant pas. Tué?. .. qui?.. lui!.. Non, non, mon frère... non! tu n'as pas tué Albert, n'est-ce pas?..

ANTONIO, avec horreur. Hélas! j'en ai la main encore sanglante.

ROSA, avec un cri déchirant. Ah!!!.. Albert!!!..

ANTONIO, lui fermant la bouche. Tais-toi donc! tais-toi, Rosa; j'ai sauvé ton honneur!

ROSA, hors d'elle-même, et dans le délire du désespoir. Non! tu as tué mon mari!.. Meurtrier! meurtrier!.. oh! tu vas me tuer aussi!..

ANTONIO, épouvanté. Ma sœur! ma sœur! .

ROSA. Tu ne veux pas? ce sera mon père..

ANTONIO, la retenant dans ses bras. Tu vas te perdre...

ROSA. Mon père! mon père!..

ANTONIO. Au nom du ciel!.. il te tuera!

ROSA. Je le veux! je le veux!.. (Elle s'arrache de ses bras.)

ANTONIO. Malheureuse!

ROSA. Mon père! mon père!.. (Les portes s'ouvrent, le vieillard, déjà debout et à demi-vêtu, s'élance dans la chambre.)

GREGORIO. Rosa!! ma fille!! me voilà!!.

ROSA, se jetant à ses genoux qu'elle embrasse. Mon père!! écoutez! il a tué mon mari! je suis déshonorée!.. oh! tuez-moi donc aussi! (Elle tombe évanouie aux pieds de Gregorio.)

GREGORIO, à son fils, et comme frappé de stupeur. Que dit-elle?

ANTONIO, aux genoux de son père et saisissant ses mains. Grâce! mon père! grâce! Le coupable est mort!

GREGORIO. Le coupable!!.. (Ému, incertain, ne pouvant comprendre, il regarde sa fille étendue à ses pieds. — Antonio, à genoux, tient fortement les deux mains de son père. — Le rideau baisse.)

ACTE TROISIÈME.

Chez Marita.

La chambre qu'on a vu au premier acte. — Cinq heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

YACINTHA, MARITA.

(Il fait petit jour, la clarté augmente dans le cours de la scène. — Au lever du rideau, Yacintha est assise; Marita, debout devant elle, paraît consternée.)

YACINTHA. Oui, Marita; oui, le Français a péri par la main d'Antonio; le désespoir de Rosa a révélé la cause de ce duel, et maintenant la malheureuse fille est perdue.

MARITA. Sainte mère de Dieu! secourez-la!.. Pauvre Rosa!.. Et quand elle a dit cela, son père ne l'a pas tuée?

YACINTHA. Antonio ne la quitte pas.

MARITA. Et votre époux, Madame, qu'a-t-il dit?

YACINTHA. C'est lui surtout qui me fait trembler; je n'ose lui parler; il s'emporte contre mes larmes; je suis sûre qu'il désirait ce malheur: je l'ai vu au sourire qui s'est montré sur ses lèvres. Il ressaisira sa vengeance contre Gregorio; et quel terrible prétexte! Si Rosa est réellement aussi coupable que je le redoute, si en effet la fiancée de Gero a déshonoré nos familles, je connais l'orgueil et la haine de Spagazi, il exigera pour réparation que l'on traite Rosa en épouse adultère.

MARITA. Qu'on la juge?

YACINTHA. Oui, Marita, qu'on la juge, et comme on juge en Corse, dans une vendetta.

MARITA. Bonté divine!.. une vendetta!.. ce serait un arrêt de mort!

YACINTHA, hésitant un instant, puis se levant avec résolution. Écoute, Marita, je sais quelle tendresse tu ressens pour cette jeune fille; tu l'as élevée, tu te crois sa mère. J'ai craint d'excéder tes forces, de te porter à toi-même un coup mortel en te disant d'abord toute la vérité; mais il le faut, car je l'aime aussi, cette enfant, quelque tort qu'elle ait eu envers moi; mon cœur ne peut se résoudre à abandonner pour elle tout espoir, et c'est ce qui m'amène auprès de toi, Marita.

MARITA. De moi?

YACINTHA. Oui, de toi, qui seule, je l'espère, peut m'offrir un moyen... non de la rendre à mon fils, cela n'est plus possible; mais du moins d'adoucir le châtiment qui la menace.

MARITA. Moi, Madame, j'aurais le pouvoir de secourir ma pauvre fille! Ah! parlez! dites-moi... Croyez bien que ma vie est à cette chère enfant.

YACINTHA. Marita, je ne te le cache plus; Rosa sera jugée, aujourd'hui, ce matin, par le tribunal de famille.

MARITA. Jésus mon Dieu!

YACINTHA. La vendetta est convoquée; les parents se réunissent, ils vont s'assembler. Rosa devra répondre devant eux .. et tu le sais, justice se fait aussitôt... Mais un serment suffit pour sauver l'accusée qui peut le faire... Dis-moi... j'avais déjà deviné le secret de Rosa... (Marita fait un mouvement.) Oui... mais peut-être pas tout entier... et jusqu'à cette heure, Rosa n'a parlé qu'à son père... Marita, tu dois le savoir: Rosa, en présence de la vendetta, pourrait-elle jurer devant Dieu, que du moins comme épouse elle est encore pure?... (Marita, tremblante, se tait; elle n'ose répondre.) Marita!...

MARITA. Madame...

YACINTHA. Réponds-moi.

MARITA. La force me manque.

YACINTHA. Réponds-moi donc, Marita!... Ah! si Rosa peut faire ce serment, elle est sauvée. J'irai moi-même l'encourager,

j'irai lui dire ce qu'elle doit répondre... Toi qui seule as eu le secret de ce funeste amour, dis-moi, puis-je espérer pour elle? Rosa peut-elle jurer?

MARITA. Non.

YACINTHA. Non!... je ne le voulais pas croire... n'importe... si on l'ignore!... Marita, pour sauver sa vie, crois-tu qu'elle oserait...

MARITA. Rosa craint Dieu, Madame; elle ne mentira pas devant lui, ni devant ses juges; elle ne jurera pas.

YACINTHA. Alors, plus d'espoir... Et peut-être la main de son père... ou celle de mon époux...

MARITA, tombant aux genoux d'Yacintha. Madame! Madame! elle est coupable envers votre fils; c'est lui qu'elle a trompé; mais, au nom de Dieu qui pardonne, intercédez pour ma fille! priez son père...

YACINTHA, relevant la nourrice. Oui, Marita; malgré son crime envers Géro, je vais prier son père, je vais me jeter aux genoux de mon mari; il m'écrasera sous ses pieds, s'il le veut; je demanderai grâce, grâce pour une fille coupable, tant que ma voix aura de force, tant qu'il ne l'auront point tuée. (Elle veut sortir.)

MARITA, la retenant. Attendez... laissez moi vous suivre... daignez m'aider... je prierai avec vous...

YACINTHA. Non, Marita, non, demeure; cache-toi plutôt! n'affronte pas les regards de Gregorio! Tu as favorisé l'amour de Rosa et le crime du Français; tu es coupable aussi de leur égarement, des larmes, du sang qui coule... Mais, non... non .. paix à ton âge! pardon et pitié pour ta vieillesse... évite leur colère; moi, je peux la braver; la mort de cette enfant ne retombera pas sur moi du moins... Que Dieu te fasse miséricorde! (Elle sort précipitamment.)

SCÈNE II.

MARITA, seule. Demeurée d'abord comme frappée de la foudre, elle tombe assise, les mains tremblantes sur ses genoux. Tu as favorisé l'amour de Rosa... et le crime du Français... tu es coupable... des larmes... du sang!.. du sang!... Oui, oui, mon Dieu! c'est ma condamnation que je viens d'entendre... Oh! Marita! qu'as-tu fait?... à ton âge! au bord du tombeau, tu as perdu la jeune fille! tu as causé le meurtre! tu vas être maudite au bord du tombeau! Oh! Marita! qu'as-tu fait?... Dieu devait-il te laisser vivre jusqu'à ce que la faiblesse de ton cœur, et ta tendresse pour une enfant qui a reçu ton lait, t'aient rendue si coupable!... (Elle se lève lentement et d'un air abattu, elle ajoute.) Allons prier Dieu... (Un cri aigu et perçant se fait entendre au dehors.) Ah!.. (A ce cri succède le nom répété de *Marita!* que Nedzia jette en accourant dans le plus grand effroi, et en poussant la porte avec violence.)

SCÈNE III.

MARITA, NEDZIA. .

NEDZIA, se précipitant dans la chaumière. Marita! Marita!... Ah!... (Elle jette à terre la petite cruche de crème et un panier qu'elle tient, et saisit la main de Marita, en se réfugiant auprès d'elle.)

MARITA. Eh bien!... eh bien!... petite folle!..

NEDZIA. Bonne mère! si vous saviez!... il y a là-bas... là-bas... je l'ai vu!

MARITA. Quoi donc?

NEDZIA. Un homme mort!

MARITA. Un homme?

NEDZIA. Tout pâle... et du sang!

MARITA. Un homme tué!... Ah! Seigneur! serait-ce Albert!.. Tu l'as vu?

NEDZIA. Oui, bonne mère!... (Montrant à terre la cruche et le panier.) Tenez, la preuve... j'apportais votre crème et votre déjeuner comme hier, comme tous les jours, et je venais par la prairie... vous savez, au bord du lac?

MARITA. Oui, oui.

NEDZIA. Voilà... Ah! mon Dieu!... comme je tournais le gros buisson, ils étaient là!

MARITA. Qui?

NEDZIA. Les pêcheurs du lac; et ils portaient... je ne sais pas comment, un mort étendu... Oh! qu' j'ai eu peur! j'en rêverai bien longtemps... (Marita fait un mouvement pour sortir.) N'allez pas voir ça! ils passeront peut-être devant la maison sans entrer.

MARITA. Laisse, laisse, mon enfant; il faut que je sache... (Crespo paraît à la porte qui est demeurée ouverte.)

NEDZIA, se jetant dans un coin. En voilà un!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CRESPO.

CRESPO. Pardon, excuse, madame Marita; c'est un malheur qu'est arrivé, et...

MARITA. Je le sais... un homme tué... le malheureux!... où l'a-t-on trouvé?

CRESPO. Dans l' lac.

MARITA. Mort?

CRESPO. Oh! non; point tout à fait.

NEDZIA, revenant de son coin. Il n'est pas mort?

MARITA. Bonté de Dieu!.. jeune homme, vite, conduisez-moi.

CRESPO. Où?

MARITA. Mais vers ce mourant.

CRESPO. C' n'est pas la peine, puisqu'on l'apporte ici.

MARITA. Chez moi!... Eh bien! courez, qu'ils se dépêchent...

CRESPO. Au contraire; laissez-les v'nir; faut qu'y z'aillent ben doucement pour n' pas le s'couer; il a r'çu un coup d'épée, l'homme.

MARITA. C'est bien lui!

NEDZIA. Bonne mère, je vais au-devant.

MARITA. Oui, ma petite, cours; qu'on l'amène, et n'aie pas peur.

NEDZIA. Oh! non! du moment qu'il n'est pas mort, je n'ai plus peur. (Elle sort en courant.)

SCÈNE V.

MARITA, CRESPO.

MARITA. Que Dieu permette qu'on sauve ses jours!.. Mais, mon ami, pourquoi l'amène-t-on chez moi?

CRESPO. C'est ça qui est drôle, madame Marita; j' vas vous dire la chose. Hier soir, comme ça, vers l' milieu d' la nuit, par l' beau clair de lune, j'étions partis nous quatre, les trois fils d' Marco, l' pêcheux et moi, Crespo... vous m' connaissez ben, l' neveu d' Patori?...

MARITA. Oui, oui.

CRESPO. J'étions partis pour aller j'ter nos filets dans l' lac. Y f'sait un temps superbe; y n'était pas encore minuit. V'là comme nous descendions la roche d' la Rocchia, qu' nous voyons tout en bas, dans les hautes herbes, au bord de l'eau, quelqu' chose de long... qu'était comme blanc et rouge... avec un peu d' bleu... j' dis à Marco : C'est un poisson; quoiqu' ça peut être? J' descendons, j'approchons... c'était un beau jeune homme, un superbe jeune homme... il avait un coup d'épée comme ça, et j' crais ben qu'il avait bu un fameux coup avant de r'gagner la terre, car il était évanoui. Vite, que j' dis, mort ou vivant, y faut s'courir c't homme-là; y a des Français arrivés d'hier, c'est p't-être un officier, et l' chirurgien du régiment loge chez la mère Bonacasta, qui demeure à la Croix d' Fer : en route, Marco! En v'là un qui galope; l' chirurgien arrive... C'était une bonne idée, n'est-ce pas?

MARITA. Excellente, mon ami! Après?

CRESPO. Oh dame! après, y a eu ben des choses à faire avant d' le remettre en état, c't homme; a fallu l' déshabiller, l' panser, faire sécher ses vêtements... Heureusement qu'on a trouvé tout ce qui fallait chez la mère Bonacasta. Bref, c' matin, au p'tit jour, y avait déjà pus d' danger, à c' que dit l' chirurgien, et y parlait un brin. Alors, on l'y a dit : — Qui qu' vous êtes? Il a pas répondu... — Ou qu' vous logez? Il a pas répondu... — Où qui faut qu'on vous mène? C'te fois-là, c'est différent; il a fait comme ça, tout bas : Chez Marita... la vieille Marita... C'est ben vous.

MARITA. Il m'a nommée!

CRESPO. Ça nous a fièrement étonnés.

MARITA. Pauvre jeune homme!

CRESPO. Là-dessus, on a fait comme on a pu, eune façon de brancard, et... Chut!..

MARITA. Je crois entendre...

CRESPO. C'est les pêcheux... le v'là.

MARITA. Ciel!.. (Nedzia accourt.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NEDZIA.

NEDZIA. Bonne mère, le voici, il marche déjà; mais ne faites pas de bruit, ne lui parlez pas tout de suite; le chirurgien français dit qu'il est encore bien faible. (On aperçoit au dehors les trois frères Marco soutenant et amenant Albert. — Le chirurgien les guide.)

MARITA. Providence! conservez-le!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ALBERT, LE DOCTEUR, LES TROIS FRÈRES MARCO.

(Marita court au-devant d'Albert, le reçoit à la porte, et elle aide à l'amener. Albert témoigne qu'il la reconnaît en lui serrant la main.)

MARITA. C'est lui!.. il me reconnaît... Monsieur Alb...

ALBERT, lui faisant signe de se taire. Ne me nommez pas.

LE DOCTEUR. Madame, je recommande surtout beaucoup de calme autour de lui.

MARITA. Là, dans cette chambre... mon lit...

ALBERT. Non...

LE DOCTEUR. Je préférerais qu'on pût l'asseoir; si vous aviez...

MARITA. Oui; j'ai ce qu'il faut. Nedzia...

NEDZIA. Je sais, votre grand fauteuil de malade.

MARITA. Oui.

NEDZIA. Crespo, venez m'aider. (Elle passe dans la seconde chambre avec Crespo.)

MARITA, au docteur. Y a-t-il du danger?

LE DOCTEUR. Non... avec de la prudence...

MARITA. Quel bonheur que le ciel vous ait fait trouver là! (Crespo et Nedzia apportent un grand et vieux fauteuil de malade.)

NEDZIA. Voilà, madame Marita!

CRESPO. Est-y lourd! On tiendrait quasi deux là-d'dans.

LE DOCTEUR. Mes amis, placez-le là. (On place Albert dans le fauteuil.)

MARITA. Doucement... prenez garde...

ALBERT, tenant la main de Marita. Ne craignez point... je me sens de la force... (En essayant, il paraît s'affaiblir et il porte la main sur sa blessure.) Ah!..

MARITA. Sa blessure?..

LE DOCTEUR, y regardant. L'appareil n'est point dérangé. Ne vous alarmez pas; il va se trouver mieux... (Aux pêcheurs.) Écartez-vous; l'air lui fait du bien.

MARITA, à Crespo. Ouvrez la fenêtre. (Crespo va l'ouvrir et revient.)

NEDZIA. Voyez, voyez, ça lui fait du bien.

MARITA. Sa pâleur diminue.

CRESPO. V'là qui nous r'garde tous.

ALBERT, tendant la main à Marita. Eh bien! Marita... ce n'était pas ainsi que je comptais vous revoir cette nuit... quel malheur!..

CRESPO. Quoi qu'y dit?

LE DOCTEUR. Votre état, sans être alarmant, exige du silence et du repos. Efforcez-vous d'éloigner toute pensée, tout souvenir...

ALBERT. Non, docteur; le silence et l'incertitude me tueraient... je me sens mieux... vos soins et votre art ont fait tout ce qu'ils pouvaient faire; maintenant, ma vie dépend de ce qu'il faut que j'apprenne... Docteur, je vous en conjure, laissez-moi seul avec Marita.

LE DOCTEUR. Seul?

MARITA, à part. Que lui dirai-je!

ALBERT, aux pêcheurs. Mes amis, votre compassion a sauvé mes jours. J'attends de vous un autre service, et je ne serai pas ingrat. (Les pêcheurs l'entourent, Marita s'éloigne un peu.)

CRESPO. Quoi qui faut faire, dites, monsieur le Français?

ALBERT. Il faut me promettre de garder, jusqu'à demain, le silence et le secret sur moi.

CRESPO. C'est facile; j' dirons rien. (Les trois frères font du geste la même promesse.)

ALBERT, donnant quelques pièces d'or. Acceptez ce peu d'or... plus tard, je vous récompenserai mieux.

CRESPO. Des louis d' France!

ALBERT. Allez. — Docteur, les moments me sont chers; nous nous reverrons. — Marita, congédiez tout le monde.

MARITA, fort troublée. Oui... (Bas au docteur dont elle s'approche derrière le fauteuil.) Ne m'abandonnez pas. (Le docteur paraît fort étonné. — Aux pêcheurs.) Vous pouvez le laisser chez moi. Ne dites rien. (Tous font signe d'être discrets, et Marita les congédie.)

LE DOCTEUR, à Albert, pendant que Marita congédie les pêcheurs. Monsieur, aucune indiscrète curiosité ne me guide; mais votre état et ma responsabilité me défendent de vous quitter dans ce moment. Un accident, une imprudence pourraient remettre vos jours en péril. Je ne m'éloignerai de vous que dans quelques heures. (Les pêcheurs sont sortis. — Nedzia est encore avec Marita.)

NEDZIA. Et moi, bonne mère? (Marita lui fait signe d'entrer dans l'autre chambre et d'y rester. — Nedzia lui obéit.)

ALBERT, au docteur. Monsieur, vous êtes officier et mon compatriote. Il s'agit de l'honneur d'une femme. Donnez-moi votre parole d'oublier, en sortant d'ici, ce que vous allez entendre.

LE DOCTEUR. Je vous la donne.

ALBERT, lui tendant la main et serrant la sienne. Demeurez. (Marita, en fermant la porte de sa chambre, a entendu ces derniers mots.)

SCÈNE VIII.

LE DOCTEUR, ALBERT, assis, MARITA, et tout à la fin, NEDZIA.

ALBERT. Enfin! nous sommes seuls, et je respire encore pour la sauver!.. Eh bien! Marita?.. eh bien?..

LE DOCTEUR. Je vous en supplie, Monsieur, plus de calme.

ALBERT, sans l'écouter. Quoi!.. ne savez-vous rien?.. Rosa... ne craignez point, j'ai la parole du docteur.

MARITA, tremblante. Je le sais, monsieur Albert... ce n'est pas la présence de Monsieur qui glace ma langue.... Hélas! c'est la peur...

ALBERT. Vous redoublez mon supplice, Marita!.. Avez-vous vu Rosa depuis hier au soir?

MARITA. Non.

ALBERT. Non!.. Son fiancé Géro, cet époux prétendu que je ne connaissais pas, a-t-il paru, quelque part, chez lui, chez le père de Rosa?

MARITA. Géro?.. non, nulle part; il n'est pas arrivé.

ALBERT. Il n'est pas arrivé?.. Et quel est donc l'ennemi, le rival, le furieux enfin qui, cette nuit, à l'instant où j'allais sauver Rosa, s'est élancé sur moi comme un tigre, et, malgré mon adresse, m'a percé de son fer, et précipité dans le lac? Quel est-il, cet homme? Quelle puissance infernale, quel génie de meurtre l'a jeté devant moi?

MARITA. Vous l'ignorez?

ALBERT. Sans doute... un soldat...

MARITA. C'est... c'est le frère de Rosa!

ALBERT, se levant à moitié du fauteuil. Son frère!.. Antonio!..

LE DOCTEUR, le forçant à se rasseoir. Arrêtez!.. imprudent! vous jouez vos jours... Madame, silence!

ALBERT, demeurant assis, mais avec force. Non, docteur, non!.. nous exposons ici bien d'autres jours que les miens. — Antonio!... le cruel!... mais j'aurais pu l'égorger, Marita!... Son frère!... je l'aurais quitté sanglant pour conduire sa sœur à l'autel!... Ah! je rends grâce au ciel de ce que ce n'est pas mon fer qui s'est rougi de sang!.. Après, après, Marita?

LE DOCTEUR, à Marita. Je vous ordonne de suspendre ces cruels éclaircissements; je vous déclare que ses jours...

ALBERT. Docteur, mes jours sont finis si l'innocente jeune fille, si l'infortunée que j'ai séduite, que j'ai perdue, doit porter la peine de mon crime. C'est là ce qui me donnerait la mort. — Parlez, Marita; il le faut, je le veux. A-t-on tout découvert?.. Ah! je connais l'âpreté des mœurs de ces montagnes; je connais le caractère féroce, sanglant qu'on y donne à l'honneur... (Montrant son sang.) Vous le voyez, docteur... et maintenant c'est de mon épouse qu'il s'agit; c'est de la femme la plus douce, la plus tendre! d'une faible femme de seize ans!.. Enfin, Marita, l'ont-ils maudite? chassée?.. Oseraient-ils plus?.. Elle est à moi... qu'en ont-ils fait?.. Vous tremblez!.. déjà?..

MARITA. Non, non!.. non, monsieur Albert... pas encore... Mais... si Dieu ne la protége...

ALBERT. Puis-je la voir?

MARITA. Cela ne se peut plus.

ALBERT. Où est-elle?

MARITA. Enfermée.

ALBERT. Que veulent-ils faire?

MARITA. Une vendetta!

ALBERT. Grand Dieu!... une vendetta!... c'est donc pour la tuer!

LE DOCTEUR, le retenant avec peine dans le fauteuil. Au nom du ciel!...

MARITA, cédant aussi à son désespoir. Oui! les deux familles se détestent! elles avaient juré de se détruire! depuis un siècle elles se tuent, et votre fatal amour est venu jeter la pauvre Rosa au milieu de leurs vengeances!.. Maintenant, que Dieu la préserve! vous ne pouvez plus la sauver.

ALBERT. Une vendetta!.. une assemblée de bourreaux!.. un tribunal d'assassins! contre une pauvre fille! une enfant qu'ils tueront pour leur sauvage honneur!.. (Se levant malgré le docteur et résistant à ses instances.) Laissez-moi!.. laissez-moi!.. Ce pays est maintenant sous les lois de la France; des usages barbares n'y peuvent plus dominer... j'irai, j'irai moi-même à cette vendetta!

LE DOCTEUR. Vous!..

MARITA, l'encourageant et avec espoir. La défendre.

ALBERT. Oui.

LE DOCTEUR. Impossible.

MARITA. Hâtez-vous!... il sera trop tard...

ALBERT. C'est donc maintenant?..

MARITA. Oui! courez! courez!..

ALBERT. Soutenez-moi... courons... guidez mes pas...

LE DOCTEUR. Arrêtez!..

ALBERT, le repoussant. Non!.. j'y vais!.. (Il fait deux pas, s'arrête, chancelle.) Ah!... ah!... (Marita et le docteur le saisissent et le soutiennent.)

MARITA. Ciel!..

LE DOCTEUR. Je l'avais prévu!..

MARITA. Le sang coule!..

ALBERT, s'évanouissant. Rosa!.. Rosa!.. Ah! je ne puis te secourir.

MARITA. Il se meurt!.. Nedzia! (On le replace dans le fauteuil.)

LE DOCTEUR, l'examinant. Non… point d'effroi… seulement du secours… de l'eau, du sel. (Nedda accourt.)

MARITA. Va! cours! de l'eau!.. (Nedda sort.)

LE DOCTEUR. Madame, aidez-moi. (Nedda revient, apportant du linge et un bassin d'eau. — Le docteur, aidé de Marita, se dispose à replacer l'appareil. — Pendant ce mouvement le rideau baisse.

Le lieu de la Vendetta.

L'intérieur d'une grange bâtie en planches, et recouverte de même. Au fond, une grande porte à deux battants, ayant dans l'un des venteaux une espèce de guichet. — A droite, une seconde petite porte bâtarde près de l'avant-scène. Au milieu de la grange est une petite table de bois, sur laquelle on voit un crucifix debout sur son pied, et une feuille de papier écrite. — Onze escabeaux, cinq de chaque côté et un au milieu, ont été préparés. — Il n'y a ni fenêtres ni ouvertures autres que les portes indiquées. — Midi.

SCÈNE IX.

GREGORIO, ANTONIO, ZAMPARDI, LEONARDO, PAOLO; à droite; SPAGAZI, DESPARDO, THOBIANCHI, NOTINCO; à gauche; SPALATO, debout, derrière la table.

(Au lever du rideau, tous les personnages sont assis dans l'ordre indiqué ci-dessus, en partant de l'avant-scène jusqu'à la table qui occupe le milieu et le fond de la grange. Chacun est armé d'un fusil qu'il tient entre les jambes et d'un poignard à la ceinture. — Antonio a son fusil de soldat. — Spalato, qui est debout, est armé comme les autres.)

SPAGAZI, se levant. Il est midi. — Cho-Gregorio, attends-tu encore quelqu'un de tes parents? Vois-tu ici tous ceux que tu as fait appeler? (Tout le côté de Gregorio se lève.)

GREGORIO, se levant aussi. Tous. (Les parents de Gregorio se rasseyent.) Et toi?

SPAGAZI, désignant ceux de son côté. Voilà les miens. (Montrant à côté de lui un siége vide.) Tu vois ce siége vide; c'est celui de Géro. Géro est l'époux de la femme accusée; c'est lui qui demande justice; il doit être là. Je le représente, et je voterai pour lui.

ANTONIO. Tu auras donc deux voix?

GREGORIO. C'est juste; j'allais le proposer. Cho-Spagazi, en comptant ton fils, que tu représentes, nous sommes en nombres égaux.

SPAGAZI. Récuses-tu quelqu'un de ma famille?

GREGORIO. Personne. Et toi, parmi la mienne?

SPAGAZI. Ton fils.

ANTONIO, se levant. Moi?

SPAGAZI. Toi, si tu es devenu Français; si, sous l'habit que tu portes, ne bat plus le cœur d'un vrai Corse; si tu nous parles de lois étrangères et si tu as oublié la nôtre, qui n'est écrite que dans la mémoire de nos pères. Réponds, que seras-tu ici? Français ou Corse? (Antonio regarde son père.)

GREGORIO. Hésiterais-tu à répondre?

ANTONIO. Corse.

SPAGAZI. Jure-le… voilà le crucifix: je jure d'être fidèle à la règle que nous prescrit notre honneur. Tu la connais.

ANTONIO. Je le jure.

GREGORIO. Reconnais-tu mon fils?

SPAGAZI. Je l'accepte. (Tous les trois se rasseyent.)

GREGORIO. Nous sommes réunis; que l'étranger se retire.

SPAGAZI. Ta fille est-elle venue?

GREGORIO. Elle est ici.

SPAGAZI. Spalato, que les portes soient fermées; qu'elles ne s'ouvrent pour personne. Si la justice française vient nous troubler, qu'un coup de fusil nous l'annonce. Sors. (Spalato sort par le guichet. — Tout est fermé ensuite.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté SPALATO.

(Même ordre de scène.)

SPAGAZI, se levant et parlant à son côté. La vendetta est ouverte.

GREGORIO, de même à son côté. La vendetta est ouverte. (Tout le monde se lève.)

SPAGAZI, étendant la main vers le Christ. Je jure d'être juste, impartial, sans haine, sans faiblesse, et d'élever mon âme au-dessus de tous les liens de la nature et de l'amitié.

GREGORIO, de même. Je le jure.

ANTONIO, et tous les parents des deux familles. Je le jure. (Après ce serment, tous, du même mouvement, et sans quitter leurs places, tirent la baguette de leurs fusils, la jettent dans le canon, pour montrer que la charge est mise, et amorcent.)

SPAGAZI. Nos armes sont prêtes.

GREGORIO. Les nôtres le sont.

SPAGAZI. Commençons donc.

GREGORIO. Je t'attends. (Tous se rasseyent, à l'exception de Zampardi, qui est placé à côté d'Antonio.)

ZAMPARDI, debout. Contre qui demande-t-on justice à la vendetta?

DESPARDO, se levant. Contre Rosa Gregorio.

ZAMPARDI. Qui l'accuse?

SPAGAZI, se levant. Son époux, Géro Spagazi.

ZAMPARDI. Qu'il parle, qu'il prouve; justice sera faite. (Zampardi et Despardo se rasseyent. — Spagazi demeure seul debout.)

SPAGAZI. Frères, parents, alliés des deux familles, écoutez. Il y a cent ans, et sous ce même toit, une vendetta fut ouverte entre les Spagazi et les Gregorio, jusques à l'extermination de l'une de ces deux races. Un siècle après, pour casser cet arrêt, une assemblée de famille, formée par vous-mêmes, imposa la paix sous la condition d'une alliance, par mariage, entre sa fille et mon fils; vous le savez tous. (Montrant la table.) cet acte est là. — (A Gregorio.) Veux-tu le relire?

GREGORIO, sans se lever. Je le connais. Poursuis.

SPAGAZI, à Gregorio. C'est maintenant à toi que je m'adresse. As-tu sincèrement et de bonne foi fait et signé ce pacte de paix et d'alliance avec moi?

GREGORIO, se levant. Sur ma vie et mon honneur, j'ai fait et signé ce pacte sincèrement et de bonne foi; oui, pour ma honte et sa perte, j'ai donné ma fille en mariage à ton fils. (Il se rassied.)

SPAGAZI. Vous l'entendez; Gregorio n'a rétracté ni sa foi, ni sa parole. Depuis sept ans et demi, Rosa Gregorio est l'épouse reconnue de Géro Spagazi. Eh bien! si au mépris de la religion et de la foi jurée, cette femme, cette épouse, en l'absence de son mari, sous la garde de son père, devenue secrètement infidèle et parjure, s'était rendue coupable du plus grand crime dont une femme puisse verser la honte sur son époux; si le mot adultère était écrit sur son front; chez nous, où l'honneur vit et parle, que mériterait cette femme?

DESPARDO, THOBIANCHI ET NOTINCO, se levant et avec force. La mort! (Les autres se taisent et restent assis.)

SPAGAZI, regardant ceux qui se taisent. Ne savez-vous pas répondre, vous autres?

ZAMPARDI, LEONARDO ET PAOLO, d'une voix faible. La mort!

ANTONIO, se levant seul. Cela est faux! il ne peut exister dans aucun code de l'univers une loi qui le dise, et les lois de la France…

GREGORIO, se levant. Tais-toi!.. ou sors!.. Ici l'on parle corse; on n'y sait pas le français. (Il se rassied, ainsi que ceux qui s'étaient levés, excepté Spagazi.)

ANTONIO. Mais il faut, même ici, même dans une vendetta, que le crime… non pas l'amour, mais l'adultère, soit prouvé; ou que la coupable, elle-même et librement, en fasse l'aveu devant sa propre famille.

SPAGAZI. Qui te demande davantage? (A ceux qui sont en face de lui.) Vous êtes là pour l'entendre, (Montrant les siens.) vous, pour l'interroger : elle répondra sans doute. (A Gregorio.) Fais paraître ta fille.

ANTONIO. Attends! pour la condamner ou l'absoudre, s'il faut compter les voix, nous sommes dix, avec Géro, pour qui tu voteras : si les voix sont égales?..

SPAGAZI, avec impatience. Nos fusils les départageront.

ANTONIO. Un combat!.. je l'accepte…

GREGORIO, se levant et retenant Antonio. Justice sera rendue! laisse-moi le soin de la régler… Va chercher ta sœur.

SPAGAZI. Pas lui… ou qu'on l'accompagne.

GREGORIO, avec un sourire de mépris et de défi. Tu crains bien qu'elle ne t'échappe!

DESPARDO, qui s'est levé. Je te suis.

GREGORIO, à tous deux. Allez. (Antonio et Despardo laissent leurs fusils à leurs places, sortent par la petite porte à droite. — Gregorio et Spagazi semblent se défier du regard, puis se rasseyent en silence. Tous attendent immobiles. — Après un moment d'attente, Antonio revient, amenant Rosa qu'il soutient. — Despardo les suit.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROSA.

(Tous les membres de la vendetta sont assis. — Arrivé avec sa sœur, jusqu'au milieu de l'assemblée, Antonio quitte la main de Rosa et retourne à sa place. — Despardo, qui l'a constamment observée, suit son mouvement, et reprend également sa place et son fusil qu'il y avait laissé. — Rosa, abandonnée et seule au milieu de l'assemblée, tourne les yeux vers son père, qui ne la regarde pas, s'avance jusqu'auprès de lui, et se met à genoux, la tête penchée presque sur les pieds de Gregorio. — Aussitôt, Spagazi se lève avec vivacité pour empêcher Rosa de parler; mais à l'instant même, Despardo, qui est à côté de lui, Antonio, Zam-

perdi, Léonardo et Paolo, qui sont en face, se lèvent, et du geste lui imposent silence. — Spagazi, fronçant le sourcil, se rassied, et tous suivent son mouvement. Rosa est demeurée prosternée aux pieds de son père, sans oser relever la tête.)

GREGORIO, sans faire aucun mouvement de la main pour aider Rosa, mais d'une voix émue malgré lui. Relève-toi... ce n'est pas devant moi que tu comparais; c'est devant tous... (Lui montrant l'escabeau qui est au milieu.) Voilà ta place... elle attend l'accusée... Ici, je ne suis pas ton père... que ce mot te rassure... tu n'as que des juges... défends-toi sans que rien t'impose... (Avec plus de sévérité.) Après leur sentence, celle de ton père viendra. — Va t'asseoir. (Rosa veut se relever et ne le peut. — Antonio fait un mouvement pour aller vers elle, mais Despardo le devance. Il relève Rosa, la conduit à son siége, et reprend le sien, sans aucune marque d'intérêt ni de pitié. — Rosa est assise au milieu du cercle.)

SPAGAZI, assis. Rosa, fille de Gregorio, est-ce toi qui as été promise et engagée comme épouse à Gero Spagazi?

ROSA, elle se lève et demeure levée. C'est moi.

SPAGAZI, toujours assis. Savais-tu que depuis sept ans et demi tu étais sa fiancée?

ROSA. Je le savais.

SPAGAZI. Savais-tu que la bénédiction du prêtre avait sanctifié les fiançailles?

ROSA. On me l'a dit.

SPAGAZI. Depuis ce jour, depuis sept ans et demi, tu n'as donc pu cesser un seul instant de croire et d'être avertie que tu étais la femme de Gero, sa femme comme épouse devant les hommes et devant Dieu?

ROSA, avec un peu plus de résolution. Sa fiancée, je l'ai cru. — Non pas sa femme, je ne la suis pas.

SPAGAZI, avec colère et se levant. Tu mens!..

ANTONIO, se levant. Elle dit vrai, on ne peut la forcer de croire...

GREGORIO, sans se lever. Tais-toi! ce qu'on lui demande est juste; laisse-la répondre elle-même.

ROSA, tournant en les joignant les mains vers Gregorio. Mon père!..

GREGORIO, désignant Spagazi. C'est lui qui t'interroge. (Antonio se rassied, ainsi que Spagazi.)

SPAGAZI, assis. Fille de Gregorio, tu mens devant tes juges; tu as dû te croire et tu t'es crue légitimement l'épouse de Gero. On te l'a dit, tu le savais, car ton père a engagé ta main par une promesse solennelle; cette promesse est écrite, elle est signée, la voilà sur cette table, comment nieras-tu?..

GREGORIO, se levant. Arrête!.. tu n'as point à l'interroger sur l'engagement que j'ai pris, sur cet acte qui est mon œuvre; c'est à moi d'en répondre... je te satisferai... Quant à elle, demande-lui ce qu'elle a fait; elle n'a rien de plus à te dire? (Il se rassied.)

DESPARDO, à Spagazi. Il a raison.

SPAGAZI. Fiancée de Gero, fille et femme accusée, écoute donc, et prends garde, car si tu mens à Dieu, voilà l'heure de ta condamnation éternelle... (Il se lève, et du geste montre le crucifix.) Lève la main... Dieu te regarde... dis la vérité... je t'avertis que si tu te tais, ton silence aura dit : oui. — (A tous.) Écoutez-la. — Sur ton âme et ton Dieu, as-tu trahi, envers Gero, ta foi de fiancée? (Rosa baisse la tête sans répondre.)

TOUS LES MEMBRES DE LA VENDETTA, excepté Gregorio et son fils, à voix basse. Elle se tait.

SPAGAZI, après un long silence. As-tu livré ton cœur à un amour criminel aux yeux de ta famille et de ton fiancé? (Rosa garde également le silence.)

LES MEMBRES DE LA VENDETTA, de même. Elle se tait. (Antonio observe tous les mouvements de son père.)

SPAGAZI. L'image du Christ est derrière toi. Ton silence a déjà parlé. Es-tu plus que fiancée infidèle? as-tu flétri la couronne que mon fils a posée sur ton front?... es-tu femme adultère? (A ce mot, Gregorio frémit, et serre des deux mains son fusil. — Rosa tombe à deux genoux en se tournant vers son père.)

ROSA. Mon père!... je ne suis pas mariée... je ne suis qu'une fille coupable.

GREGORIO, se levant dans un élan de colère. Misérable!... tu me déshonores!.. (Il veut la mettre en joue. — Antonio s'est déjà précipité pour le retenir. — Tout le monde s'est levé. — Rosa est demeurée à genoux.)

SPAGAZI. Voilà l'infâme aveu! Que mérite la femme adultère? vous l'avez tous dit : la mort!... Femme de Géro, tu es jugée. Tourne-toi vers ce Christ. (Il arme son fusil en s'éloignant d'un pas.) Ton mari va te punir! (Il la met en joue.)

ANTONIO, se jetant devant Rosa, entre elle et l'arme de Spagazi. Arrête!.. (Aussi prompt que son fils, mais sans bouger de place, Gregorio a mis et tient Spagazi en joue. Tous les autres sont debout et prêts à prendre part au combat.)

GREGORIO, tenant Spagazi en joue. Tire! ta balle est prête.

SPAGAZI, furieux, remettant son arme à terre. Trahison! trahison!

DESPARDO, TROBIANCHI ET PAOLO, de même. Oui! trahison!...

(Antonio relève Rosa, et la soutenant dans ses bras, l'entraîne vers la droite du théâtre, et ne s'occupe plus qu'à la préserver.)

GREGORIO, mettant son fusil entre les mains de Zampardi, et prenant le milieu de la scène. Dites donc assassinat! meurtre!... (A Spagazi.) Bourreau! qui t'a remis la sentence?... (A tous.) M'avez-vous entendu, avant de l'exécuter?... — (A Spagazi.) Tu es impatient de la tuer, parce qu'elle est ma fille, n'est-ce pas? et que ce coup-là, barbare, irait plus loin que mon cœur!... Si tu ne l'avais pas dit, ma main t'aurait devancé peut-être... car il m'a fallu la retenir... mais tu ne veux son sang que par vengeance contre moi! tu te réjouis de la tenir sous le coup de la mort!.. tu ne l'auras pas! je la reprends!

SPAGAZI. Traître! parjure!..

GREGORIO. Écoute!... nous sommes en vendetta; patience! il y aura du sang!... (A tous.) Préparez vos fusils... (Chacun arme le sien.) Justice d'abord... (On s'arrête.) A toi, fille indigne! tu as couvert d'opprobre le front de Gregorio; tu l'as forcé de rougir devant un Spagazi! je ne te tuerai pas; je lui ferais plaisir.. Je te chasse de ma demeure, de la maison de tes pères, du sol qui couvre ta mère! tu ne reverras plus ton pays, ni ta terre, ni ton ciel! tu ne respireras plus notre air des montagnes! va-t'en où les remords peuvent conduire une infâme! va-t'en traîner ta honte et ma malédiction! — A toi, Spagazi!

SPAGAZI. Crois-tu que l'honneur de mon fils se contente d'une malédiction?.. cette femme est à nous!

GREGORIO. Si je le veux!... qui te l'a promise? qui te l'a engagée? qui la gardait? qui devait la remettre comme épouse à ton fils? qui te répondait d'elle?... moi! moi seul!... cet acte que j'ai signé, il n'oblige que moi; c'est à moi de le tenir ou c'est à moi d'en répondre. C'est ce que tu vas voir... (Il va précipitamment vers la table et saisit l'acte.)

SPAGAZI. Oserais-tu?...

TOUS LES MEMBRES DE LA VENDETTA, se précipitant aussi pour le retenir. Arrête!...

GREGORIO, tenant l'acte. Le voici!... Vous tous, qui fûtes présents, je vous prends à témoin : je retire ma parole; Rosa Gregorio n'est plus la fiancée de Géro Spagazi; cet acte qui l'engageait, je le romps! je le détruis!... (Il le met en pièces.)

SPAGAZI. Parjure!...

TOUS, avec fureur, et se menaçant réciproquement. Vengeance!..

GREGORIO. Je t'ai repris ma fille!.. retournons à nos fusils!

SPAGAZI. A nos fusils!...

TOUS. A nos fusils!... (Une horrible confusion éclate, on se mêle, on se menace, la rage est au comble. — Antonio tient toujours à l'écart Rosa, qui veut en vain s'échapper de ses bras.)

TOUS, excepté Antonio, parlant tous ensemble, et s'adressant indistinctement des menaces, des injures et des provocations, comme il arrive dans la confusion de la colère. Infâme! — traître! — parjure! — aux armes! — Vengeance! — Trahison! — Tirez! — A mort! à mort! (Au moment de cette épouvantable mêlée, et dans l'instant où toutes les armes sont en joue, un coup de fusil part derrière la grande porte. — Rosa, déjà saisie d'épouvante, jette un cri et tombe évanouie dans les bras d'Antonio, qui, par un mouvement irréfléchi, l'entraîne au milieu de l'avant-scène, et cherche à la préserver en la couvrant de son corps. — En même temps, et spontanément, les deux familles, prêtes à s'égorger, s'arrêtent, se taisent, écoutent.)

TOUS, à voix basse. Le signal!

UNE VOIX FORTE, en dehors. Au nom de la loi française, ouvrez ces portes!

LA VOIX DE SPALATO, près de la porte, en dehors. Non!

TOUS. Les Français!!!... (Spalato se précipite en désordre dans la grange par le guichet.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SPALATO.

SPALATO, entrant. Fuyez! fuyez! les Français!

SPAGAZI. Non! plutôt mourir! défendons nos droits!

DESPARDO, TROBIANCHI ET NOTINCO, l'entourant et le saisissant avec peine. Arrête! point de révolte! (Les autres retiennent également Gregorio. Dans ce moment les portes du fond sont enfoncées. En même temps celle qui est à droite s'ouvre aussi. On voit, au fond, à travers et au delà de la grande porte ouverte, une compagnie du régiment, rangée, tenant les armes en joue; Albert est à sa tête; et, par la petite porte, entrent et courent vers Rosa, toujours évanouie dans les bras d'Antonio, Marita et Carina. — On a retiré la table sur laquelle était le crucifix.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ALBERT, UN CAPITAINE, UNE COMPAGNIE DE SOLDATS; MARITA, CARINA.

(Pendant le mouvement qui s'est opéré, Marita et Carina ont pris Rosa des bras d'Antonio, et l'ont conduite et fait asseoir à l'extrême droite. — Elle revient à elle. — Antonio demeure où il était.)

ALBERT, sur le seuil de la porte, devant la compagnie de soldats, encore pâle, et se soutenant sur le bras du capitaine. Au nom des lois,

de la république française, toute résistance sera punie de mort. (Tous demeurent immobiles, les crosses des fusils à terre. — Les soldats entrent en deux colonnes et se rangent en haie autour des murs de la grange. Après ce mouvement des soldats, Albert s'avance lentement et en silence, accompagné du capitaine.)

CARINA, à Rosa, pendant qu'Albert s'avance. Du courage!

MARITA. Albert n'a pas péri!

ROSA, se levant. Albert!

MARITA. Il vient... le voilà!

ROSA, courant vers lui. Ah!...

ANTONIO, en même temps. Albert!...

GREGORIO, arrêtant Rosa, et regardant Albert. Toi!... (Il lève déjà son fusil, mais ses parents le retiennent. — Les soldats qui sont derrière lui font un mouvement pour le saisir.)

ALBERT, aux soldats. Arrêtez!... point de violence... respectez des citoyens français. (Il s'approche d'Antonio.)

ANTONIO. Vous!...

ALBERT. Le hasard a sauvé mes jours. Attendez; soyez juste; vous en remercierez le ciel. (S'adressant à tout le monde.) Messieurs, je suis ici le représentant de l'autorité française, et je suis armé de la force pour faire respecter sa justice. Elle n'en reconnaît point d'autre que ses tribunaux légalement institués; à ses yeux, vos vendetta sont des crimes, des assassinats. Elle vous protége en les proscrivant et en en punissant les auteurs. — Cho Spagazi, ce mandat, revêtu de la signature du magistrat de Montecoli, vous enjoint de vous présenter devant lui dans deux heures.

SPAGAZI. Devant lui! Pourquoi?

ALBERT. Vous aurez à lui rendre compte de ce qui se passait ici.

SPAGAZI. Moi!..

ALBERT. Lisez. (Il remet le mandat à l'officier qui le passe à Spagazi.)

SPAGAZI, après avoir lu des yeux. Provocateur de la vendetta!... C'est notre droit en Corse.

ALBERT. La France ne le veut pas. — Vous obéirez, Monsieur, à l'ordre du magistrat, ou monsieur le capitaine se verrait forcé d'en assurer l'exécution. (Le capitaine s'approche de Spagazi et reprend le mandat. — Albert aux autres.) Messieurs, retirez-vous. Il n'y a plus de vendetta en Corse; ou c'est un crime que la loi punit comme le meurtre.

SPAGAZI. Est-ce là la liberté qu'on nous avait promise?

ALBERT. C'est plus... quand vous saurez l'apprécier. — Monsieur le capitaine, protégez la retraite, et veillez à la dispersion de ces Messieurs. (Spagazi, invité par le capitaine, sort d'un air calme. Il s'arrête et se retourne quand il est au milieu de la grange.)

SPAGAZI, à Gregorio. Adieu, Gregorio... Tu as rompu le pacte.. nous sommes Corses... tu me reverras. (Il quitte la grange. — Despardo, Thobianchi, Nottaco, Paolo, Zampardi, Léonardo et Spalato, le suivent. La moitié des soldats les accompagnent.)

SCÈNE XIV.

GREGORIO, ALBERT, ANTONIO, ROSA, MARITA, CARINA, LE CAPITAINE, SOLDATS.

GREGORIO. Qu'ordonnes-tu de moi? J'attends que le représentant de l'autorité française ait terminé sa mission. Alors, je te demanderai si tu connais dans les lois de ton pays un article qui met à l'abri de ce fusil le lâche, l'infâme séducteur de ma fille : cherche bien. (Rosa fait un mouvement de crainte en regardant Albert. — Antonio observe en silence. — Albert conserve le plus grand calme. — Après avoir jeté un regard sur Rosa pour la rassurer, il se tourne vers les soldats.)

ALBERT, aux soldats. Retirez-vous... (Le capitaine, étonné et incertain, le regarde.) Oui, Monsieur, emmenez vos soldats. (Le capitaine sort avec le reste de la troupe. La porte du fond est toujours demeurée ouverte.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LE LIEUTENANT et LA TROUPE.

ALBERT. Monsieur, il est en France, et sur toute la terre, une loi d'honneur, que tout homme d'estime porte écrite dans son cœur. Cette loi, je l'ai violée envers vous, et vous êtes le maître d'exiger ma vie en réparation de l'outrage que je vous ai fait... Mais votre honneur, le retrouverez-vous dans mon sang répandu, et la paix de vos jours dans la mort de votre fille?... Hier, rien ne m'excusait : son frère a eu raison... j'allais vous l'enlever... (Gregorio et Antonio le regardent.) Aujourd'hui, tout est changé. Permettez-moi, vous-même, d'emmener d'ici celle que je ne puis encore nommer que mon amante... (Gregorio et son fils font un mouvement de surprise.) Le temple est paré, le prêtre nous attend... dans deux heures je ramènerai chez son père l'épouse d'Albert de Senneville. (Gregorio réfléchit... donne son fusil à Carina qui se trouve près de lui, et va s'asseoir sans répondre. — Marita, profitant son mouvement, en passant derrière lui avec Rosa, conduit la jeune personne près d'Albert. — Antonio suit du regard tous les mouvements de son père. — Carina, qui a posé le fusil contre le mur, revient se placer derrière le siége de son maître. Après un long silence, Albert ajoute.) Consentez-vous? (Tout le monde écoute avec crainte.)

GREGORIO, assis et sans regarder personne. Je n'ai point de fille déshonorée. Celle que tu me demandes n'est plus à moi; je l'ai chassée : prends-la si tu veux. (Rosa fond en larmes et veut s'éloigner. Albert la retient. — Antonio fait un mouvement d'humeur contre son père.)

CARINA, bas à son maître, avec un reproche amer. Ah!.. Oui... vous n'aviez une fille que pour la donner aux Spagazi! (Marita lui fait signe de se taire.)

ALBERT, tenant la main de Rosa. Je vais la conduire à l'autel du consentement et de l'aveu de ma famille... (Il tire une lettre, celle qu'il a montrée à Rosa dans la première partie du second acte, et la met entre les mains de la jeune personne, en ajoutant :) Déjà mon père lui ouvre les bras, et la nomme sa fille... Rosa peut elle-même en mettre la preuve sous vos yeux... (Il lui fait un signe que Rosa comprend. Elle jette un regard sur Antonio qui l'encourage avec le plus vif intérêt. Guidée, conduite par Albert, elle vient se mettre à genoux devant son père, et lui présente la lettre du père de son amant. Gregorio la prend et la lit en silence, tandis que sa fille demeure prosternée devant lui. Après un silence, Albert ajoute :) Aujourd'hui même, Monsieur, tout à l'heure, si mon épouse adoptée par mon père, chérie de ma famille, respectée de tous.. repentante devant vous seul, mais rendue à l'honneur, venait embrasser vos genoux?.. (Il s'arrête, Gregorio se tait.)

CARINA, bas à son maître, et retenant ses larmes. Maître, c'est votre enfant!

ANTONIO. Mon père!

GREGORIO, sans regarder sa fille, mais conservant la lettre. Repentante... et rendue à l'honneur... Qu'elle revienne ton épouse; je reconnaîtrai ma fille.

CARINA, saisissant et baisant une main de Gregorio. Ah!..

ROSA, en même temps, prête à s'élancer au cou de son père. Mon père!..

MARITA, ANTONIO ET ALBERT, avec l'expression de la joie et encore de la crainte. Chut!.. (Gregorio, tenant la lettre, demeure immobile, le regard fixé sur le papier. — Antonio, passant devant Albert, se hâte de relever sa sœur, et, l'encourageant du regard, il la reconduit vers Albert. — Pendant ce temps, Carina s'est relevée, et Marita lui a parlé bas.)

CARINA, répondant à Marita. Oui, là, je cours. (Elle passe dans la chambre voisine.)

ANTONIO, en présentant la main de sa sœur à Albert. Va! tu as l'aveu de ton père, et son pardon t'attend. (Antonio passe à la gauche d'Albert. — Dans ce moment, Carina revient avec un voile blanc. Marita le prend, et toutes les deux, s'approchant de Rosa, l'attachent sur sa tête.)

MARITA, en attachant le voile. Ma chère fille!

ANTONIO, à Albert, pendant qu'on met le voile à Rosa. Maintenant mon frère! quels regrets!..

ALBERT, lui serrant la main. Ton amitié... comme son amour. — Rosa, viens à l'autel. (Il lui présente la main. Rosa regarde son père.)

ANTONIO. Nous t'accompagnons. (Pendant ce qui vient de se passer, on a vu, au fond, au dehors, à travers la porte ouverte, revenir Spagazi seul, son fusil sur l'épaule. Il s'est arrêté, toujours en dehors. Il regarde, il observe, il arme son fusil. Au moment où, dirigée par la main d'Albert, Rosa se retourne pour sortir avec son futur époux, Spagazi met en joue, sans que personne le voie, tire, et Rosa, frappée de la balle, n'a pas même le temps de jeter un cri, et tombe morte dans les bras d'Albert et d'Antonio. Un cri général a suivi le coup de feu. — Gregorio est debout. — Rosa, étendue par terre, est soutenue par Albert à genoux, et par Antonio, qui cherche sa blessure. — Marita est tombée évanouie près d'un siége à gauche. Gregorio et Carina seuls ont vu Spagazi, qui demeure au fond immobile, regardant son ouvrage.)

GREGORIO, dans le délire de la fureur. Spagazi!!! Spagazi!!!..

CARINA, de même et apportant le fusil. Tuez! tuez! tuez! maître! (Gregorio saisit le fusil, arme, met en joue le meurtrier de sa fille. Mais dans ce même instant, appelé par le coup de feu qui a tué Rosa, le détachement de soldats qu'on a déjà vu est revenu précipitamment; le capitaine qui le commande se précipite vers Gregorio, dont il détourne l'arme, et les autres soldats s'emparent de Spagazi, qui n'a point tenté de fuir.)

FIN.

UN franc le volume

COLLECTION MICHEL LÉVY

Choix des meilleurs ouvrages contemporains

FORMAT GRAND IN-18, IMPRIMÉ SUR BEAU PAPIER SATINÉ, CONTENANT LA MATIÈRE DE 2 OU 3 VOLUMES IN-8°

IL PARAIT UN OU DEUX VOLUMES TOUS LES HUIT JOURS. — 450 VOLUMES SONT EN VENTE

Les mêmes ouvrages, reliure anglaise (toile), en ajoutant 50 centimes par volume

	vol.
AMÉDÉE ACHARD	
Parisiennes et Provinciales	1
Brunes et Blondes	1
Les dernières Marquises	1
Les Femmes honnêtes	1
ADOLPHE ADAM	
Souvenirs d'un Musicien	1
Derniers souvenirs d'un Musicien	1
GUSTAVE D'ALAUX	
L'Empereur Soulouque et son Empire	1
ACHIM D'ARNIM	
Traduction Th. Gautier fils.	
Contes bizarres	1
XAVIER AUBRYET	
La Femme de vingt-cinq ans	1
ÉMILE AUGIER	
Poésies complètes	1
J. AUTRAN	
Milianah (épis. des guerr. d'Afrique)	1
THÉODORE DE BANVILLE	
Odes funambulesques	1
CHARLES BARBARA	
Histoires émouvantes	1
ROGER DE BEAUVOIR	
Le Chevalier de Saint-Georges	1
Aventurières et Courtisanes	1
Histoires cavalières	1
A. DE BERNARD	
Le Portrait de la Marquise	1
CHARLES DE BERNARD	
Le Nœud gordien	1
Un Homme sérieux	1
Gerfaut	1
Les Ailes d'Icare	1
Le Gentilhomme campagnard	2
Un Beau-Père	2
Le Paravent	1
La Peau du Lion	1
L'Écueil	1
Mme C. BERTON (NÉE SAMSON)	
Le Bonheur impossible	1
LOUIS BOUILHET	
Melænis, conte romain	1
ALFRED DE BRÉHAT	
Scènes de la vie contemporaine	1
MAX BUCHON	
En Province	1
H. BLAZE DE BURY	
Musiciens contemporains	1
ÉMILIE CARLEN	
Traduction Marie Souvestre.	
Deux Jeunes Femmes ou un an de mariage	1
LOUIS DE CARNÉ	
Un Drame sous la Terreur	1
ÉMILE CARREY	
L'Amazone. — Huit jours sous l'Équateur	1
Les Métis de la Savane	1
Les Révoltés du Para	1
Récits de Kabylie	1
CÉLESTE DE CHABRILLAN	
Les Voleurs d'or	1
La Sapho	1
CHAMPFLEURY	
Les premiers Beaux Jours	1
Aventures de mademoiselle Mariette	1
Le Réalisme	1
Les Excentriques	1
Les Souffrances du Professeur Delteil	1
L'Usurier Blaizot	1
Souvenirs des Funambules	1
HENRI CONSCIENCE	
Traduction Léon Wocquier.	
Scènes de la Vie flamande	2
Le Fléau du Village	1
Le Démon de l'Argent	1
La Mère Job	1
Heures du Soir	1
Veillées flamandes	1
L'Orpheline	1
La Guerre des Paysans	1
CUVILLIER-FLEURY	
Voyages et Voyageurs	1
LA COMTESSE DASH	
Les Bals masqués	1
Le Jeu de la reine	1
La Chaîne d'Or	1
Le Fruit défendu	1
LE GÉNÉRAL DAUMAS	
Le Grand Désert	1
Les Chevaux du Sahara	1
LE DIABLE A PARIS	
Le Tiroir du Diable	1
Les Parisiennes à Paris	1
Paris et les Parisiens	1
CHARLES DICKENS	
Traduction Amédée Pichot.	
Le Neveu de ma Tante	2
Contes et Nouvelles	1
OCTAVE DIDIER	
Madame Georges	1
Une Fille du Roi	1
ALEXANDRE DUMAS FILS	
Aventures de quatre Femmes	1
La Vie à vingt ans	1
Antonine	1
La Dame aux Camélias	1
La Boîte d'Argent	1
XAVIER EYMA	
Les Peaux noires	1
PAUL FÉVAL	
Le Tueur de Tigres	1
Les dernières Fées	1
GUSTAVE FLAUBERT	
Madame Bovary	2
VALOIS DE FORVILLE	
Le Marquis de Pazaval	1
EUGÈNE FROMENTIN	
Un Été dans le Sahara	1
THÉOPHILE GAUTIER	
Les Beaux-Arts en Europe	2
Constantinople	1
L'Art moderne	1
Les Grotesques	1
Mme ÉMILE DE GIRARDIN	
Le vic. de Launay (seule edit. comp.)	4
Marguerite	1
Nouvelles	1
M. le marquis de Pontanges	1
Poésies complètes	1
Contes d'une vieille Fille à ses Neveux	1
LÉON GOZLAN	
Les Châteaux de France	2
La Notaire de Chantilly	1
Les Émotions de Polydore Marasquin	1
Le Dragon rouge	1
Le Médecin du Pecq	1
Histoire de 130 femmes	1
Les Nuits du Père-Lachaise	1
La Famille Lambert	1
La dernière Sœur grise	1
HILDEBRAND	
Traduction Léon Wocquier.	
Scènes de la Vie hollandaise	1
HOFFMANN	
Traduction Champfleury.	
Contes posthumes	1
ARSÈNE HOUSSAYE	
Les Femmes comme elles sont	1
L'Amour comme il est	1
CHARLES HUGO	
La Chaise de paille	1
FRANÇOIS-VICTOR HUGO	
Traducteur.	
Sonnets de Shakespeare	1
Le Faust anglais de Marlowe	1
F. HUGONNET	
Souvenirs d'un Chef de bureau arabe	1
ALPHONSE KARR	
Les Femmes	1
Agathe et Cécile	1
Promenades hors de mon jardin	1
Sous les Tilleuls	1
Les Fleurs	1
Sous les Orangers	1
Voyage autour de mon jardin	1
Une poignée de Vérités	1
La Pénélope normande	1
Encore les Femmes	1
Menus Propos	1
Les Soirées de Sainte-Adresse	1
Trois cents Pages	1
Les Guêpes	6
A. DE LAMARTINE	
Les Confidences	1
Nouvelles Confidences	1
Toussaint Louverture	1
VICTOR DE LAPRADE	
Psyché	1
THÉOPHILE LAVALLÉE	
Histoire de Paris	2
JULES LECOMTE	
Le Poignard de Cristal	1
JULES DE LA MADELÈNE	
Les Âmes en peine	1
FÉLICIEN MALLEFILLE	
Le Capitaine La Rose	1
Marcel	1
X. MARMIER	
Au bord de la Newa	1
Les Drames intimes	1
LE Dr FÉLIX MAYNARD	
De Delhi à Cawnpore	1
Un Drame dans les Mers boréales	1
MÉRY	
Les Nuits anglaises	1
Une Histoire de Famille	1
Salons et Souterrains de Paris	1
André Chénier	1
Les Nuits italiennes	1
PAUL MEURICE	
Scènes du Foyer (la famille Aubry)	1
Les Tyrans de Village	1
PAUL DE MOLÈNES	
Mémoires d'un Gentilhomme du siècle dernier	1
Caractères et récits du temps	1
FÉLIX MORNAND	
La Vie arabe	1
Bernerette	1
HENRY MURGER	
Le dernier Rendez-vous	1
Le Pays Latin	1
Scènes de Campagne	1
Les Buveurs d'eau	1
Les Vacances de Camille	1
Les Amoureuses	1
Propos de ville et Propos de théâtre	1
Scènes de la vie de jeunesse	1
Le Roman de toutes les Femmes	1
Scènes de la Vie de bohême	1
Le Sabot rouge	1
PAUL DE MUSSET	
La Bavolette	1
Puylaurens	1
NADAR	
Quand j'étais Étudiant	1
Le Miroir aux Alouettes	1
GÉRARD DE NERVAL	
La Bohême galante	1
Le marquis de Fayolle	1
Les Filles du Feu	1
CHARLES NODIER	
Traducteur.	
Le Vicaire de Wakefield	1
AMÉDÉE PICHOT	
Les Poëtes amoureux	1
ÉDOUARD PLOUVIER	
Les dernières Amours	1
EDGAR POE	
Traduction Ch. Baudelaire.	
Histoires extraordinaires	1
Nouvelles Histoires extraordinaires	1
Aventures d'Arthur Gordon-Pym	1
F. PONSARD	
Études antiques	1
A. DE PONTMARTIN	
Contes et Nouvelles	1
Mémoires d'un Notaire	1
La Fin du Procès	1
Contes d'un Planteur de choux	1
Pourquoi je reste à la campagne	1
MAX RADIGUET	
Souvenirs de l'Amérique espagnole	1
G. G. RÉVOIL	
Traducteur.	
Les Harems du Nouveau-Monde	1
LOUIS REYBAUD	
Le dernier des Commis Voyageurs	1
Le Coq du Clocher	1
L'Industrie en Europe	1
Jérôme Paturot. — Position sociale	1
Jérôme Paturot. — République	1
Ce qu'on peut voir dans une rue	1
La comtesse de Mauléon	1
La Vie à rebours	1
CHARLES DE LA ROUNAT	
La Comédie de l'Amour	1
JULES DE SAINT-FÉLIX	
Scènes de la Vie de Gentilhomme	1
JULES SANDEAU	
Sacs et Parchemins	1
Nouvelles	1
EUGÈNE SCRIBE	
Théâtre (Ouvrage complet)	20
Comédies — 3 vol.	
Opéras — 2	
Opéras-Comiques — 5	
Comédies-Vaudevilles — 10	
Nouvelles	1
Historiettes et Proverbes	1
Piquillo Alliaga	3
GEORGE SAND	
Histoire de ma Vie (Ouvrage compl.)	10
Mauprat	1
Valentine	1
Indiana	1
Jeanne	1
La Mare au Diable	1
La petite Fadette	1
François le Champi	1
Teverino. — Leone Léoni	1
Consuelo	3
La comtesse de Rudolstadt	2
André	1
Horace	1
Jacques	1
Lettres d'un voyageur	1
Lélia. — Metella. — Melchior. — Cora	2
Lucrezia Floriani. — Lavinia	1
Le Péché de M. Antoine	2
Le Piccinino	2
Le Meunier d'Angibault	1
Simon	1
La dernière Aldini	1
Le Secrétaire intime	1
ALBÉRIC SECOND	
A quoi tient l'Amour	1
FRÉDÉRIC SOULIÉ	
Les Mémoires du Diable	2
Confession générale	2
Les Deux Cadavres	1
Les Quatre Sœurs	1
Au Jour le Jour	1
Marguerite. — Le Maître d'École	1
Le Bananier. — Eulalie Pontois	1
Si Jeunesse savait... si Vieil. pouvait	2
Huit jours au Château	1
Le Conseiller d'État	1
Un Malheur complet	1
Le Magnétiseur	1
La Lionne	1
Le Port de Créteil	1
Les Drames inconnus	1
La Comtesse de Monrion	1
La Maison n° 3 de la rue de Provence	1
Aventures d'un Cadet de Famille	1
Amours de Victor Bonsenne	1
Olivier Duhamel	1
Les Forgerons	1
Un Été à Meudon	1
Le Château des Pyrénées	2
Le Lion amoureux. — Les Prétendus	1
ÉMILE SOUVESTRE	
Un Philosophe sous les toits	1
Confessions d'un Ouvrier	1
Au coin du Feu	1
Scènes de la Vie intime	1
Chroniques de la Mer	1
Les Clairières	1
Scènes de la Chouannerie	1
Dans la Prairie	1
Les derniers Paysans	1
En Quarantaine	1
Sur la Pelouse	1
Les Soirées de Meudon	1
Souvenirs d'un Vieillard, la dern. étape	1
Scènes et Récits des Alpes	1
Les Anges du Foyer	1
L'Échelle de femmes	1
La Goutte d'Eau	1
Sous les Filets	1
Le Foyer breton	2
Les derniers Bretons	2
Riche et Pauvre	1
Les Péchés de Jeunesse	1
Les Réprouvés et les Élus	2
En Famille	1
Contes et Nouvelles	1
Les Drames parisiens	1
Pierre et Jean	1
Deux Misères	1
Au bord du Lac	1
DE STENDHAL (H. BEYLE)	
De l'Amour	1
Le Rouge et le Noir	1
La Chartreuse de Parme	1
Promenades dans Rome	2
Mme BEECHER STOWE	
Traduction E. Forcade.	
Souvenirs heureux	3
E. TEXIER	
Amour et Finance	1
LOUIS ULBACH	
Les Secrets du Diable	1
OSCAR DE VALLÉE	
Les Manieurs d'argent	1
AUGUSTE VACQUERIE	
Profils et Grimaces	1
MAX VALREY	
Marthe de Montbrun	1
L'Amour à Paris et en province	1
FRANCIS WEY	
Les Anglais chez eux	1

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT